

Cahier Metanoïa 147

SOMMAIRE

EDITORIAL

Le Monakhos 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 49 6

RECHERCHES

Karl Renz (réunion de mai 2010) 13

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Coïncidence 24

APHORISMES : Paroles de l'instant 25

Shridaman et Nanda (conte indien) 27

BIBLIOGRAPHIE

Les mystères de Jésus 31

La lampe de la connaissance non-duelle 38

POESIES

45

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas* ? (1og 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2011 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 35 €

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

LE MONAKHOS

Le Monakhos sait qu'il revient du Royaume et qu'il y retourne. Son passage sur terre est l'occasion nécessaire et suffisante de cette prise de conscience.

Jésus, le Monakhos par excellence, nous dit comment nous pouvons retrouver notre identité de Monakhos. Cependant, dans son entourage, seuls Thomas, Salomé et peut-être Myriam sont aptes à comprendre son langage, c'est-à-dire à recevoir les clefs de la Gnose cachées par ceux que nous pouvons désormais appeler les psychiques.

Jésus est parfaitement conscient de l'incompréhension du grand nombre, disciples ou non. Du reste, cette notion de disciple demande à être revue, ne serait-ce qu'à la lumière du simple bon sens. Jésus est un itinérant comme on peut encore se permettre de l'être en Inde, comme on l'était encore autrefois en Occident à une époque où les pèlerins étaient nombreux et où l'hospitalité était non seulement un devoir mais une bénédiction liée à l'accueil.

On trouve Jésus tantôt en Judée, tantôt en Samarie, tantôt en Galilée. Il serait puéril de croire que les disciples, dont certains étaient chefs de famille et exerçaient un métier ou une profession, suivaient Jésus dans tous ses déplacements. Du reste le nombre de 12 disciples a été retenu par la tradition pour qu'il corresponde à celui des 12 tribus, comme les fils de Jacob étaient au nombre de 12 ou comme Moïse dressa 12 pierres, etc... Les questions que les disciples posent sont révélatrices de mentalités, de niveaux de conscience et de milieux très différents, ce qui prouve que les auditeurs changent suivant les lieux et les circonstances. Faut-il redire qu'on ne sait rien, ou à peu près, de la vie de Jésus, comme on ne sait rien, ou à peu près, de la vie de Bouddha ou de Lao tseu !

Le Monakhos sait que l'histoire est un tissu d'erreurs et que, lorsque le mythe est mêlé à l'histoire pour constituer une relation d'événements et de faits destinés à établir les fondements d'une religion et en justifier l'objectivité, cette pseudo-histoire, devenue histoire sainte, conduit au délire des grandeurs et des persécutions. Les gnostiques ont fait les frais de cet esprit de conquête, et, après eux, les cathares.

Pour le gnostique, l'Être essentiel se révèle lorsque tombent les barrières psychiques : c'est la découverte du Royaume dont parle le logion 49. Ainsi le gnostique (gnani en sanscrit), dans le processus de retour à l'état antérieur à la naissance, se découvre Monakhos. C'est au cours de ce processus que s'opère la désidentification d'avec la personne et la reconnaissance de ce qui constitue notre vraie Nature. *Celui qui était avant d'exister* (log. 19), Jésus l'appelle *Monakhos* (log. 49). Il pourrait tout aussi bien l'appeler Gnostique, car c'est à lui qu'il vient rapporter les clefs de la Gnose occultées par le psychique (log. 39).

Habités que nous sommes en Occident au langage psychique, nous disposons, comme du reste Jésus, de peu de mots lorsqu'il s'agit de parler d'un niveau de réalité qui transcende le domaine du psychique. La langue de ce dernier a été forgée pour exprimer et véhiculer des pensées qui le cachent à sa nature réelle. Or, avec des mots, puisés à cette même langue, il nous faut essayer de dire quelque chose de tout autre, quelque chose que, tout d'abord, l'observateur extérieur n'est pas habilité à dire : *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* (log. 62). Mais celui qui est impliqué dans la recherche essentielle, s'il veut tenter d'en parler à celui qui est à même de comprendre dans la mesure où le mystère peut être dévoilé, se heurte à d'inextricables difficultés. Ainsi les mots gnose, gnostique ont tout un passé contre eux. Ils ont été entachés de la réprobation des ennemis de la Gnose à tel point que l'inconscient populaire les charge encore d'une vague malédiction. Dans l'hindouisme, le gnani ou gnostique est Brahman. Il ne s'identifie plus à la personne. *Pour un gnani, il ne subsiste rien d'individuel, il ne peut être moins que l'ensemble de Ce qui est*, nous dit Nisargadatta, qui poursuit : *Dans mon univers, il n'est pas question de naissance ou de mort.* (Sois ! p. 20)

Jésus, Monakhos ou Gnostique, a transcendé la personne, cette entité psychosomatique qui a donné prise à l'histoire. Celle-ci aux mains du psychique, ne peut donc, en ce qui concerne plus spécialement Jésus, que nous offrir une caricature de la réalité. Répétons inlassablement que nous ne savons rien, ou à peu près de la vie de Jésus. C'est à peine si l'on arrive à déterminer l'époque et le lieu où il est né, où il a vécu. Les historiens qui ont écrit sur son époque et son pays ne parlent pas de lui. Les juifs ne l'ont pas reconnu – et pour cause ! – pour le Messie attendu. Les chrétiens ont fait de lui le Messie que les Juifs attendaient. Dans des paroles dont il semble qu'on ne puisse suspecter l'authenticité, Jésus refuse ce rôle messianique : c'est perceptible dans les évangiles canoniques, bien que ceux-ci aient subi des remaniements successifs dans le but de réinscrire les paroles de Jésus dans la perspective du salut venant d'Israël donc dans une vision spatio-temporelle, tandis que, dans l'Évangile selon Thomas, où les paroles sont transmises en dehors de tout contexte de temps et de lieu, Jésus rabroue les disciples qui veulent se situer et le situer dans une optique de devenir historique.

Le Jésus historique n'est qu'une parodie du Jésus gnostique, la contrefaçon psychique d'une aventure pneumatique. Dans cette entreprise, le Monakhos, le Gnostique, qui s'est désidentifié de sa personne pour assumer son identité réelle, a été rabaissé, maintenu au niveau de la personne et apprécié comme tel, c'est-à-dire sous l'angle des pouvoirs : miracles, résurrection, ascension, etc...

Jésus veut être reconnu pour ce qu'il est, le Monakhos, et non une personne. Les éveillés, comme Ramana Maharshi, Nisargadatta, ne se voient pas comme des individualités, de même qu'ils ne voient pas les autres comme des entités séparées. Comme Jésus, ils sont au-delà des constructions psychosomatiques de la personne, laquelle a élaboré tout un système de protection, tout un mécanisme de défense, bref, cette structure personnelle, cette cuirasse égotiste qui nous maintient prisonniers de nous-mêmes.

Nous avons à nous libérer de nos structures psychiques afin de retrouver ce que Hui-Neng appelle la vision de notre nature propre qui est vision dans le Vide. Jésus nous le dit dans un langage d'une extrême simplicité : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* (log. 61). La lumière efface toute différence, toute ignorance, toute déficience : *Et, debout, ils seront Un.* (log. 23).

Emile Gillabert

*Avant le temps qui engendre la dualité, avant la naissance qui amène le temps,
dans l'état antérieur,
celui de toujours,*

JE SUIS

*Le temps accomplit l' Œuvre.
Créateur du jeu cosmique,
JE SUIS s'implique dans des situations tragi-comiques.
Par une sorte de dédoublement
Qui semble comporter de hauts risques,
L'auteur se retrouve acteur engagé
dans des situations aliénantes
qui suscitent la nostalgie d'avant le temps,
la nostalgie de l'état originel.
Comme un bateau à la dérive,
l'acteur s'éloigne de sa demeure
au point de ne plus reconnaître l'auteur du jeu
tandis que l'auteur continue de se voir dans le regard de l'acteur du jeu
comme un miroir.
Il y reconnaît son visage d'avant le jeu.
Son visage de toujours.
Il savoure la Présence d'avant la conscience.
Le jeu de l'auteur continue.
Pour la joie de cette saisie de Soi par soi.
L'acteur le vit comme un appel.
Il ne résiste pas à l'invitation.
Il subit le charme de la séduction.
Le jeu est prodigieux.
L'acteur se croyait en détresse.
Il est maintenant émerveillé, fasciné.
Il se retrouve dans la chambre nuptiale.
Désormais celui qui appelle et celui qui écoute sont Un.
L'amour a supprimé la différence.
La lumière a dissipé l'image.
Ce qui était caché est révélé.
Jouant à être l'autre,
JE SUIS continue d'être l'unique,*

le

MONAKHOS

Emile (mars 1982)

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

Logion 49

Jésus a dit :

*Heureux êtes-vous, monakhos, élus,
parce que vous trouverez le Royaume.*

*Comme vous êtes issus de Lui,
vous y retournerez.*

Commentaires du Logion 49

Le Gnostique est solitaire. Il récuse l'appartenance à un groupe, même qui se dit gnostique, parce que le nombre divise. L'Unité rassemble, mais en dissolvant les parties, de telle sorte que de parties il n'y a plus. S'il n'y a plus de parties, il n'y a plus de groupe. D'ailleurs comment ne pas être seul après avoir connu le monde et l'avoir reconnu sans vie (Log 56) ? Le Gnostique accompli accepte extérieurement la communauté et s'y insère, mais intérieurement il la récuse en l'absorbant. Il fait de même avec son support individuel qui est devenu transparent. Son amour de l'Un Originel le conduit à récuser frères et mère (Log 99) ses origines biologiques, et à ne se reconnaître qu'en ceux qui font le même chemin que lui, s'il a la chance rare de les rencontrer.

Sauf qu'avant d'en être là, il y a le parcours existentiel à assumer avec la construction, les terribles constats, l'arrêt de la course en avant, la marche arrière toutes, le lâcher prise, et pour cela il faut en plus de comprendre, choisir (Log 8) et ne pas avoir peur, faire confiance, et là Jésus et son logion 49 mettent une tape chaleureuse dans le dos ! Cette affirmation si simple mais venant de celui qui dit de telles paroles que celles des 114 logia de l'Evangile selon Thomas, ces paroles tour à tour renversantes, interpellantes, illuminantes, initiatrices, cette certitude tranquille de ces quelques mots qui semblent ramener le futur au présent – vous êtes heureux dès maintenant parce que vous allez trouver -, transcendant le temps, ces paroles ont un pouvoir de réalisation, d'actualisation sur ceux à qui elles sont destinées. A qui sont-elles destinées ? A ceux qui sont issus du Royaume ? A tout le monde alors, mais surtout bien sûr à ceux qui les écoutent et les entendent, et en font leur grande affaire.

Le Log 49 est une des 9 véritables « béatitudes » de Jésus avec les logia 7, 18, 19, 54, 58, 68, 69, et 103, ce qui me permet de considérer l'Evangile selon Thomas comme « l'Evangile du bonheur ».

Christian, 16/04/2012

*Jésus a dit:
Heureux sont les unifiés et ceux qui sont choisis,
parce que vous découvrirez le Royaume.
Parce que vous êtes issus de Lui,
de nouveau c'est là que vous irez.*

Le Royaume est ma nature propre. J'ai la nostalgie de ma propre origine. Je me cherche moi-même et me retrouve moi-même. Comment pourrai-je perdre mon Royaume ? Comment pourrai-je me perdre Moi-même ? Il n'y a pas de paradis perdu. Le Royaume est en nous, nous l'avons seulement perdu de vue. Monakhos, élus, que cherchez-vous ? Où allez-vous ? Monakhos, élus, vous n'avez pas à chercher le Royaume. Vous y êtes déjà. Vous êtes le Royaume :

*« ... le Royaume, il est de votre intérieur
et il est de votre extérieur
Quand vous vous serez connus,
alors on vous connaîtra
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père qui est Vivant. »*

(Log. 3).

Le mythe de l'éternel retour n'est que celui du retour à soi-même, au Soi. Je viens de nulle part et je ne vais nulle part. Ce processus ne se déroule ni dans l'espace ni dans le temps, mais hors du temps et de l'espace. En fait ce processus est éternel. De même que la vague n'a jamais été séparée de l'océan, Je n'ai jamais été séparé de l'Un. Autre que Lui n'est pas, autre que Moi non plus. Seul ce petit je a pu me faire croire que j'étais loin de Lui, loin de Moi. Si loin, si proche. Comment pourrai-je être privé de mon Soi, séparé de Moi-même ? Le Monakhos est celui qui a fait le deux Un. Il a donc déjà en lui-même accompli le Royaume et toutes ses promesses. Que vouloir de plus, sinon par jeu, jouer à se perdre, comme les petits enfants ? Ce jeu est sans but, rien que pour le plaisir de la lila. Il est aussi peut-être sans fin. Mais puisque la fin est le commencement, qu'importe !

*« ... avez-vous révélé le commencement
pour que vous recherchiez la fin?
Parce que, là, dans l'endroit où est le commencement,
c'est là que la fin adviendra... »*

(Log. 18)

Tout ce qui a été inventé entre la fin et le commencement est pure imagination, sans substance, sans consistance. A force de prendre mes rêves pour la réalité, j'oublie que tout est le fruit de mon imagination délirante. Il n'y a ni ciel ni enfer puisqu'il n'y a personne pour naître et personne pour mourir :

*« Qui meurt ? Qui naît ?
Qui donc obtient le ciel et qui obtient l'enfer ? »*

(Kabîr)

Personne ! Aucun chemin ne peut mener à la libération. Un chemin ne mène qu'à un autre chemin et il n'y a pas d'issue dans ce vrai labyrinthe qu'est le monde. Il n'y a pas de voie car toute voie est une voie sans issue. Personne ne peut être libéré sauf de lui-même. Ce que vous appelez éveil, libération, porte du Royaume c'est la perte de l'illusion d'être cette personne, cette entité séparée, ce petit je. Or la personne ne peut souhaiter, et c'est normal, sa propre disparition. Entrer dans le Royaume serait signer sa condamnation à mort. La personne préfère subsister dans un paradis artificiel voire même dans l'enfer de ce monde plutôt que de mourir au Royaume :

*« ... Je me suis tenu debout dans le centre du monde
et je me suis manifesté à eux dans la chair.
Je les ai tous découverts enivrés ;
je n'ai découvert personne dans eux assoiffé
et mon âme a souffert sur les fils des hommes
parce que ce sont des aveugles dans leur cœur... »*

(Log. 28)

Chercher à se libérer, c'est croire que l'obstacle est à l'extérieur alors qu'il est à l'intérieur. C'est croire que l'obstacle est réel alors qu'il est irréel. C'est croire qu'il peut être levé de l'extérieur par un autre que lui-même. C'est chercher une solution à un problème alors que c'est la recherche d'une solution qui pose problème. Chercher à se libérer, voilà l'obstacle. Le seul obstacle est de se prendre pour une personne et de croire que cette petite personne peut être libérée : « *Ce n'est pas la personne qui est libérée c'est de la personne que l'on est libéré* » (Nisargasatta).

Né du non-né, issu du Royaume, comment aurai-je pu le quitter ? Aurai-je même le choix ? Je ne puis retourner à ce que je n'ai jamais quitté sinon de façon illusoire. Tout est déjà là. Rien ne se passe. « *Depuis l'origine, aucune chose n'est* » (Hui-Neng). Et je suis

moi-même l'origine. Il n'y a ni aller ni retour sinon dans ce processus apparent que symbolise si bien le Triptyque : Occultation, Initiation, Révélation. Mais Nom de Dieu, comment diable ce fichu Soi a-t-il pu se fourrer dans un tel guêpier ? Comment a-t-il pu se jeter dans la gueule du loup en s'identifiant à ce petit moi qui se gonfle d'orgueil et se prend pour un grand personnage ? Ma liberté est sans limites. Pourquoi suis-je allé me chercher des limites ?

Qui donc a peur ? De quoi auriez-vous peur ? Retrouver ce que Je suis, c'est décliner ma véritable identité. Or ma véritable identité ne peut être occultée. Elle ne peut être ce masque que je porte volontairement dans mon existence quotidienne. Comme les petits enfants, je me dépouille de mes apparences extérieures. Je laisse tomber ces vêtements qui sont autant de voiles destinés à dissimuler mon essence nue. Les images cachent la lumière mais je suis la lumière qui est derrière l'image. Bas les masques ! L'Inconnaissance est ma nature originelle. Je suis, j'y reste. Que demander de plus ? Je n'ai jamais cessé d'être ce que je suis. Comment pourrait-il en être autrement sinon en apparence ? Je suis est toujours dans l'instant. Je n'appartiens pas au temps :

*« Heureux celui qui se tiendra debout dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas la mort... »*

(Log. 18)

J'ai réussi ce coup fabuleux. J'ai créé tout cela pour mieux me reconnaître en ces différents reflets de moi-même. Toutes ces pensées n'ont aucun but, aucun sens, sinon de me ramener à moi-même. J'ai fait ce corps pour jouer à me connaître, pour voir comment fonctionne mon rêve. Je suis sans cause et cette création n'a aucune cause en dehors de moi-même. Toutes les questions se résolvent lorsque disparaît le questionneur. Il n'y a rien de caché. Ce secret est celui de ma propre conscience. C'est pourquoi il ne peut être révélé à nul autre que moi. Il ne peut être révélé que par moi. Je suis à l'origine du Tout. Je suis le Tout. Ma manifestation est le jeu de l'Illusion mais aussi de ma réalisation. Ma Parousie est sans Messie :

*« L'univers tout entier est contenu en Moi
et en Moi il a son centre. »*

(Bhagavad Gîtâ VII, 26)

*« Je suis en tout. Tout est en Moi.
Je suis : nul n'existe hors de Moi. »*

(Kabîr)

*« C'est moi le Tout.
Le Tout est sorti de moi
et le Tout est parvenu jusqu'à moi. »*

(Log. 77)

Je suis le Tout et suis toujours présent dans ma manifestation puisque Je suis Présence totale. Ma création n'est illusoire que si elle est perçue comme différente de moi. Ma manifestation est le déroulement de mon imagination. Se projeter par imagination dans le temps et l'espace, tel est le jeu de la Conscience mais ce que Je suis ne peut jamais disparaître, seulement s'occulter dans les mirages de l'existence. La division, voilà le mal mais ce mal n'est que le fruit de mon mental fou. Si je me crois malade, c'est d'un mal imaginaire. C'est que je me suis laissé prendre à mon propre jeu. Le monde est faux, seul l'Un est vrai. L'Un joue à être deux, et crée le multiple. Je suis le grand Je sans limites et je me prends pour un petit je limité : tel est mon Grand Jeu. L'Un fait le deux et il s'identifie à

autre que Lui. Il n'est de séparation qu'illusoire, par simple jeu, par farce. Le jeu en lui-même n'a aucun sens, aucun but. Le jeu est purement gratuit car tel est mon bon plaisir. Ayant fait le deux, que puis-je faire d'autre ?

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?*

(Log. 11)

Yves

Le Monakhos – qu'on peut traduire par Solitaire - se reconnaît détenteur du Royaume. Son passage sur terre est l'occasion nécessaire mais suffisante de cette prise de conscience. Jésus est le Monakhos par excellence. Il s'est désidentifié de sa personne pour se reconnaître tel qu'il était, est et sera. Le Jésus historique, tel que l'histoire et le mythe nous le présentent, n'est qu'une parodie du Jésus gnostique, la contrefaçon psychique d'une aventure pneumatique. Il a été rabaissé, maintenu au niveau de la personne et apprécié comme tel, c'est-à-dire sous l'angle des pouvoirs : miracles, résurrection, ascension, etc.

Le présent logion me rappelle que je viens du Royaume, là où je me trouvais avant de me croire une entité séparée, là où je suis toujours en fait malgré les apparences. Ma vraie nature de Monakhos m'invite à rejeter tous les vêtements : conseils techniques, rites, savoir... pour me choisir moi-même, pour m'abandonner entièrement au Maître intérieur. Alors, comme Jésus, je suis passant ; pas même une petite branche à laquelle m'accrocher, pas même le plus petit progrès spirituel à accomplir, plus personne pour aspirer à la délivrance puisque la personne s'est démise, Bref, plus d'obstacles à la reconnaissance du Royaume.

Emile

A première vue, c'est un logion optimiste et confortable: *«Heureux êtes-vous, monakhos, élus, parce que vous trouverez le Royaume. Comme vous êtes issus de Lui, vous y retournerez.»*

Donc, tout va bien, en tout cas pour les monakhos, le tout est de savoir qui est *«monakhos»*.

A propos du logion 75 qui dit que parmi ceux qui se tiennent devant la porte, seuls les monakhos entreront, Emile fait le commentaire suivant: *«Le monakhos est celui qui a fait le deux UN, ou est engagé dans un processus irréversible qui le conduit à l'UN ... En lui, l'ego n'entrave plus la connaissance laquelle est expérience directe...»*

Au logion 16, on voit le monakhos comme étant seul capable de comprendre et surmonter *«les divisions, le feu, la guerre»* que Jésus annonce comme conséquence de sa Parole. De fait, dire *«le Père et moi sommes UN»* n'est pas une formule de piété filiale, mais l'affirmation d'être le Père, comme le Père est lui. Autrement dit, Jésus déclare *«Je suis Dieu»* (Yahvé Jéhova). Cette affirmation ne

peut que provoquer le scandale. En même temps, Jésus ouvre une page métaphysique totalement nouvelle au Moyen Orient, alors qu'elle l'est depuis des siècles en Inde et ailleurs!

La lecture des logia 16, 49 et 75 nous permet de conclure avec Emile que le terme «*monakhos*» est probablement «*le maître-mot de l'Évangile*». Emile n'a d'ailleurs pas cherché à le traduire tout en lui donnant souvent le sens de «*Solitaire*» : celui qui entend la Parole cachée et qui sait la garder et pourquoi.

La sérénité des paroles du logion 49 ne doit donc pas nous étonner, le monakhos a bien toutes les caractéristiques de celui qui vient du Royaume et qui peut y retourner.

Mais comment le monakhos est-il devenu ce qu'il est ? «*Vous êtes issus du Royaume*». Jésus ne fait que constater l'état «d'éveillé» du monakhos. On le voit faire des constats semblables auprès de Thomas: «... *tu as bu, tu t'es enivré à la source ...*» (log. 13) A ces mêmes paroles, Salomé se contente de répondre: «Je suis ta disciple!» (log. 61)

Ici comme souvent, Jésus ne parle pas en Maître, comme celui qui sait, à celui qui ne sait pas. Il se contente de révéler ce qui est: «*Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères*» (log. 62)

Karl nous dit à propos de nos réunions et séminaires : «*C'est le Soi qui parle au Soi.*» et aussi : «*Ce qui parle à ce qui EST.*»

Cette «*ÊTRETE-là*» est universelle et permanente pour ceux qui, dit-on, «*ont des oreilles pour entendre*», et nul ne peut présager de sa présence où et quand. L'humanité depuis toujours et pour toujours est conviée aux paroles du logion 77 : «*Je suis la lumière qui est sur eux tous, je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi ...*»

Quant aux paroles du logion 23, elles s'adressent à ceux qui venant du Royaume sont aptes à y retourner, autrement dit, aux monakhos.

André

Afin de Me connaître, Je Me manifeste en Me faisant deux puis multiple, et J'attends de Ma manifestation qu'elle Me revienne chargée de la connaissance de Moi-même.

Dans Ma manifestation, les hommes se répartissent en trois classes.

La première, celle des diviseurs, est composée d'hommes qui, ayant négligé d'entendre Mon appel à refaire l'Un, continuent, de leur propre chef, le processus de division que J'ai entamé pour Me connaître. Dans cet esprit, ils se rejettent les uns les autres et restent divisés contre eux-mêmes. Ainsi ils perdent Ma lumière et restent dans l'obscurité du multiple car «*Quand le disciple est désert, il est rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il est rempli d'obscurité*» (logion 61).

La deuxième, celle des psychiques, est composée d'hommes qui ont entendu Mon appel à refaire l'Un mais font l'erreur d'utiliser, à cette fin, leur psyché ; or la psyché des hommes est capable du pire comme du meilleur ; de ce fait, ils s'inventent un dieu bon et un dieu mauvais et restent bloqués dans le deux sans jamais pouvoir faire l'Un ; ils ont utilisé Ma lumière pour passer du multiple au deux, mais ne savent pas l'utiliser pour faire le deux Un ; pourtant «*Quand vous ferez le deux Un ... alors vous irez dans le Royaume*» (logion 22).

La troisième est composée de quelques rares individus : « *Je vous choisirai un entre mille et deux entre dix-mille et, debout, ils seront Un* » (logion 23). Ces individus, les unifiés, les « *monakhos, élus* » ont peu de mérite ; simplement, ils n'ont pas négligé d'entendre Mon appel du retour à l'Un, comme le font les diviseurs, et n'ont pas non plus commis l'erreur de faire confiance à leur psyché, comme le font les psychiques.

Peut-être ont-ils tellement constaté les destructions entraînées par la division, ainsi que les vilenies dont la psyché peut être capable, qu'ils ont été acculés à une troisième voie : celle de refaire l'Un. Cette voie est difficile car « *le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer* » (logion 86).

Mais les « *monakhos* », pour réaliser cette « *merveille de merveilles* » qu'est le retour à l'Un, ont besoin, en plus de Ma lumière qui les anime, de la part de Ma lumière que les diviseurs ont perdue, et de celle que les psychiques n'ont pas utilisée.

Ainsi, profitant des négligences et des erreurs de maints autres hommes, « *Heureux êtes-vous, monakhos, élus, parce que vous trouverez le Royaume. Comme vous êtes issus de lui, vous y retournerez* ».

Michel

Je crée l'espace sans limites
Pour que le jeu s'y déploie sans contraintes
Toute la création y joue
A l'exception des gens sérieux
Qui attendent leur rôle.
Un jour ils meurent
Pour n'avoir pas voulu jouer.
J'écris alors sur leur tombe
« Il a rêvé sa vie
au lieu de se prendre au jeu
ainsi se trompent d'enjeu
il a perdu la vie. »

E. G.

RECHERCHES

Karl à Marsanne le 22 mai 2010, 3^{ème} heure-

Karl : Rien ne se passe et, par l'expérience de la naissance, personne n'est né, donc personne ne meurt.

Alain : *Que je sois né est une histoire, mais je n'ai jamais eu l'occasion de le voir.*

Karl : Tu en as forcément été le témoin, tu étais déjà là. Tu ne t'en souviens plus, mais cela ne veut pas dire que tu n'en as pas été témoin. Le fait que tu n'aies pas de mémoire ne signifie rien. Même la mort peut se produire et tu dois en être témoin. Et rien ne se passe. Le souvenir de ta dernière mort n'est pas là non plus, il n'y a mémoire que lorsqu'il y a un corps. C'est comme un disque dur, et le tien a commencé à être gravé à l'âge de trois ans.

Nicole : *C'est l'histoire personnelle.*

Karl : Oui, car il y a alors quelqu'un qui écrit l'histoire, le collectionneur commence.

Alain : *Alors tu dis que j'ai été témoin de quelque chose qui ne s'est pas passé, en fait.*

Karl : Ça s'est passé en tant qu'expérience, mais par cette expérience, rien ne se passe. Mais tu ne peux pas dire que rien ne s'est passé. La naissance se produit, mais ta nature était déjà là, avant la naissance. Elle sera là après la naissance, et elle est « maintenant », non née dans la naissance et ne mourant pas dans la mort.

Nicole : *Je ne sais plus qui a dit : « Quel était ton vrai visage avant la naissance de tes parents » ?*

Karl : C'est une très ancienne parole Zen : « Connais-tu ton visage avant ta naissance ? Avais-tu un visage avant d'être né ? » Mais néanmoins, sans visage, tu es.

Claude : *Ce n'est pas du même ordre. L'enchaînement des incarnations ne change rien au caractère irréel des incarnations. Des visages, j'en ai eu une quantité. Je me souviens extrêmement bien, comme je te vois là, de ma dernière mort dans mon dernier corps. Je la revois très bien, mais c'est une mémoire psychique, j'appelle ça le nœud psychique. Comme je n'ai jamais trouvé dans les livres les mots qu'il fallait mettre, je mets des mots à moi. Je vois très bien mon dernier visage, je me vois très bien mourir et je sais très bien que ce n'est pas une mort.*

Karl : Oui, et rien ne s'est passé. Il est parfois possible de mémoriser. Il y en a qui ont un rêve plus long avec davantage de vies dont ils se souviennent. Mais c'est toujours un rêve.

Claude : *Quand tu prends le TVG et que tu vas à Marseille, la seule chose qui compte, c'est Marseille. Tu peux très bien passer par Avignon ou Arles sans te préoccuper des stations. Mais ce n'est pas tellement difficile de se souvenir des stations. Ça n'a d'ailleurs pas une grande importance, la seule chose qui compte, c'est Marseille.*

Karl : Oui, Marseille deviendra juste une autre gare. Puis il y en aura une autre. Pas de destination.

Claude : *Au point où j'en suis maintenant, je m'en fous complètement. Aucune importance. Je peux très bien décrire ma dernière mort, mais c'est de l'ordre psychique.*

Karl : Tu peux la décrire à Alain, car il n'y croit toujours pas (*rires*).

Alain : *Non, ce n'est pas une question de croyance.*

Claude : *Pourquoi il croirait plus après ce que je vais lui raconter ?*

Karl : Non, c'est plutôt la question que tout le monde veut faire l'expérience lui-même. C'est comme Thomas qui doute, il doit mettre sa main dans la blessure, il veut avoir une preuve, mais il n'y aura jamais de preuve. Si tu attends une preuve, tu peux toujours attendre.

Alain : *Ce que tu as dit me convient parfaitement.*

Karl : Oui ? Alors... Mais le doute n'aura pas de fin. Dans toute présence, il y a un doute, encore et encore. C'est seulement quand tu es dans le sommeil profond, profond, dans l'absence, qu'il n'y a personne qui doute et pas de doute. Et pourtant tu existes.

Alain : *Il y a un vécu qui dit : « Je sais, mais je ne peux pas savoir ce que je sais », et pourtant, il y a la certitude que je sais. C'est quelque chose de très fort, d'étrange.*

Karl : Oui, même pour pouvoir dire « je ne sais pas », tu dois exister. L'absence de doute doit être là pour que l'incrédule puisse douter ou pas. Donc, cette omniprésence est toujours là. C'est comme un « omni présents » et ensuite vient la présence de l'incrédule qui doute ou pas, du connaisseur qui sait ou pas. Ça ne peut être que dans ce « pré-sens » de ta nature, la connaissance doit être là et il n'y a pas de doute en elle. Mais ce que tu appelles l'incrédule « moi » peut ne pas douter en ce moment, mais il recommencera. Il commence même à douter de ne pas douter ! C'est son système de survie. L'incrédule ne peut rester dans la séparation que quand il doute de lui-même. Sans douter, il n'y a pas d'incrédule, mais c'est déjà un « je » plein de doutes, qui parfois doute et parfois ne doute pas. Il ne peut survivre que dans l'histoire du doute et du non-doute.

Claude : *Qu'est-ce que Karl appelle : « Douter de soi-même » ?*

Karl : Juste cette expérience de l'existence. C'est toujours contestable.

Claude : *C'est douter de sa propre existence ?*

Karl : Dès le moment où il y a quelqu'un qui existe, il doutera toujours. Il y a quelqu'un qui existe et ce quelqu'un doute toujours de son existence.

Claude : *Il doute de sa propre existence ou des raisonnements qu'il peut faire ?*

Karl : Non, il doute de sa propre existence, parce qu'il est parfois présent et parfois pas. Donc il est là et il n'est pas là. Il apparaît et disparaît. C'est la nature d'un fantôme. S'il était réel, il serait là d'une manière ininterrompue. Seule l'Existence n'a pas d'interruption.

Christian : *Il n'est pas là quand il est dans le sommeil profond.*

Karl : Exact, il n'y a personne là. Mais qui est ce gars qui apparaît en premier le matin, et où était-il ? Il n'est là que quand la mémoire est présente, quand il y a une expérience. Mais où est-il quand il n'y a pas d'expérience ? Donc il est là et il n'est pas là.

Yves : *Qui dort dans le sommeil profond ?*

Karl : Personne n'est réveillé en cet instant. Il n'y a personne maintenant et il n'y a personne dans le sommeil profond. Il n'y a que la Vie. Actuellement, il y a un corps de rêve, un « je » de rêve et, dans le sommeil profond, il n'y a pas de rêveur. Mais l'Existence est toujours là. Donc la nature est là, mais cette expérience de « je », où est-elle ? C'est ce qu'on appelle le fantôme. Alors tu peux dire que ce qu'est ta nature est encore là. Mais, dans l'absence du « je », la nature n'a pas de « je ». Donc, la présence du « je » est parfois là et parfois pas. C'est la nature du fantôme qui doutera toujours de sa nature. Car il doit douter, il est déjà une présence contestable.

Claude : *Mais cette conscience, lorsqu'elle n'est pas dans un corps, lorsqu'elle est dans le bardo, n'a plus besoin de dormir, elle n'a pas un cerveau à reposer. Donc elle ne dort jamais, là.*

Karl : Lorsque le corps n'est pas, il n'y a pas de conscience dans ce corps. Il est conscience, il est énergie et il n'y a personne dans le corps. Ceci est la conscience.

Claude : *La conscience perdue hors du corps.*

Karl : Que cet espace soit conscience, que ce corps soit conscience, quelle est la différence ? La conscience est matière, elle est non-forme, elle est la présence de la conscience pure, quelle est la différence ? Ce sont des formes différentes de conscience, des expériences différentes.

Claude : *Je ne vois pas de différence, parce que, d'un côté comme de l'autre, je ne vois que l'ignorance. Je suis aussi ignorant dans le bardo que je le suis dans un corps, jusqu'à aujourd'hui.*

Karl : C'est ce qu'on appelle « le fantôme ».

Claude : *D'ailleurs je ne suis pas tout seul à le dire. Une dame demanda à Nisargadatta : « Qu'est-ce qu'on devient après la mort ? ». Il répondit : « Madame, après la mort le rêve continue, l'ignorance continue ».*

Karl : C'est ce que je dis : Il y aura toujours une présence.

Claude : *Le fantôme continue.*

Karl : Ça, c'est la conscience. Elle est déjà un fantôme et elle doutera toujours d'elle-même. C'est sans fin.

Claude : *Il n'y a pas de fin et elle est ignorance.*

Karl : J'appelle cela réalisation de la réalité. Ce n'est pas différent de la réalité.

Claude : *Je suis plutôt atterré de voir que, d'un côté comme de l'autre, je ne sais rien. Je ne connais pas ma nature.*

Karl : Tu la connais par le Cœur, mais pas par l'intellect.

Claude : *Par contre, ce que j'ai toujours pressenti, c'est que, par la grâce de ce corps, je pouvais prendre conscience de ce que j'étais en réalité.*

Karl : Je croyais que tu n'en étais pas conscient.

Claude : *Mais là, je suis très conscient, je sais qui je suis. C'est pourquoi je me moque éperdument de ce qu'il y avait avant.*

Karl : Quelqu'un qui ne se soucie pas, c'est bien. Y a-t-il quelqu'un d'autre qui se soucie ?

Jean : *Je ne me préoccupe pas beaucoup des réincarnations, cela ne m'a jamais intéressé.*

Karl : C'est juste un jeu. Les humains sont toujours intéressés par ce qu'il y avait avant et par ce qui sera après. La raison en est la peur. Tu as peur de ce qu'il y avait avant et de ce qui viendra après. Que va-t-il se passer ? C'est parce qu'il y a une idée imaginaire que quelque chose peut arriver que tu ne peux pas contrôler. A partir de là, tu veux savoir ce qui va arriver. Tu veux contrôler chaque instant, parce que tu ne veux pas être contrôlé par quelque chose. Alors tu préfères contrôler avant que cela ne te contrôle. C'est la peur du fantôme incertain, que peut-il faire d'autre ?

Claude : *Un maître dit comment il faut faire pour dire STOP !*

Karl : Rester tranquille, et non arrêter. Arrêter, c'est déjà trop d'action ! Sois ce que tu es, voilà ce que le maître te dit. Sois ce que tu ne peux pas ne pas être, et la nature de cela est le silence. Alors sois tranquille et vois, parce que tu ne peux pas ne pas voir. La perception doit percevoir, et la perception perçoit d'abord celui qui perçoit, un connaissant ou un non-connaissant. Puis ce qui peut être perçu, mais la perception est toujours silence, elle n'est jamais ébranlée par ce qui se passe, elle n'est jamais souillée. Il n'y a pas de taches en elle. Alors, le plus proche de ta nature est la perception, mais tu ne sauras jamais ce qu'elle est.

Yves : *Dans le sommeil profond, il n'y a personne pour voir et personne pour percevoir.*

Karl : L'absence de celui qui perçoit ne veut pas dire qu'il n'y a pas de perception. Pour que celui qui perçoit puisse être perçu le matin au réveil, la perception doit être là.

Yves : *Donc il y a perception sans qu'il n'y ait personne pour percevoir.*

Karl : Tu ne peux trouver personne qui perçoive. Celui qui perçoit est déjà perçu. Celui qui expérimente est déjà expérimenté. Tu ne peux que dire : « Pour qu'il puisse y avoir quelqu'un de vivant, la Vie doit être là. » Pour qu'il y ait l'expérience de quelqu'un faisant une expérience, l'énergie ou la Vie qui s'expérimente elle-même dans un expérimentateur doit être déjà là. Sans cela, il ne pourrait y avoir aucune présence d'expérimentateur. Pour qu'il y ait un Créateur, cela qu'est la Vie doit être là antérieurement au Créateur, ou à quoi que ce soit. Pour qu'elle puisse s'expérimenter en tant que le Créateur, en tant que Père, la Vie doit être là avant que le Père soit là. Puis vient l'Esprit, puis l'homme et le monde. Tu peux donc dire que la nature de Dieu est la Vie, mais pas l'expérience de Dieu. Alors la Vie commence à se réaliser d'abord en tant que celui qui réalise, puis en tant qu'Esprit, puis en tant que toute la manifestation dans l'univers. Mais l'origine est toujours la Vie.

Yves : *Alors, que le corps soit là ou qu'il soit mort, c'est toujours l'expérience de la Vie. Y a-t-il une différence, ou pas ?*

Karl : Il y a toujours des différences et, comme je l'ai dit ce matin, il y a les sept différences principales de la Vie faisant l'expérience d'elle-même. Mais la Vie n'en devient ni plus ni moins. La Vie ne se connaît jamais elle-même en tant que ce qu'elle est. Quoi qu'elle connaisse, ce ne peut pas être cela. Ce n'est ni la présence, ni l'absence, ni ceci, ni cela. Ça,

c'est l'application la plus proche du « *neti neti* ». C'est comme le Tao, quoi que tu puisses dire à son sujet, ce n'est pas cela. Ce n'est pas la présence de quoi que ce soit, ni l'absence. Donc ni ceci, ni cela. C'est la voie du milieu du Bouddha, oui et non. Tu ne peux même pas dire « ce n'est pas ça », mais c'est oui et ce n'est pas. C'est toujours indécis, sans bords, mais Cela s'exprime de manières infinies, tout en n'en ayant pas en soi.

Yves : *Rien ne peut être connu, ni Tao, ni Bouddha, ni Cela ?*

Karl : Un livre est paru l'année dernière : « *Zen, le plus grand mensonge* ». Tu peux l'appeler la Vie, c'est un mensonge, ou la nature, c'est encore un mensonge. Lui donner un nom est un mensonge. Mais pourquoi pas, de toute façon tu mens. Quoi qui puisse être dit est un mensonge, mais peu importe, sans doute, alors tu peux lui donner un nom.

Q. *Quand la totalité des expériences a été accomplie, qu'est-ce qui se passe ?*

Karl : Qu'est-ce qui devrait se passer ?

Q. *Rien.*

Karl : Et même « rien », c'est trop.

Q. *Ce qui fait la Vie, c'est qu'on a besoin d'expériences. Si les expériences ont toutes été vécues, si on a tout eu, si tout a été comblé ?*

Karl : Il y aura quand même le moment suivant. Ce moment-ci est déjà vécu un nombre de fois infini. Le prochain moment, déjà vécu, sera du déjà-vu répété encore et encore. Et c'est toujours frais et neuf, car il n'y a personne qui mémorise. La Vie n'a pas de mémoire et chaque instant est frais et nouveau, bien que cela ait été expérimenté un nombre infini de fois, n'apparaissant ni ne disparaissant jamais, toujours jeune et frais. Cela ne vieillit jamais, c'est aussi frais que la rosée du matin, d'instant en instant.

Christian : *Tu fais l'éloge de l'instant présent.*

Karl : Je parle de maintenant, maintenant, maintenant... et ensuite, et ensuite, et ensuite... (*and then, and then and then...* prononcé à l'allemande...) c'est le bouddhisme *Zen*...

Yves : *Et le Zen, c'est le mensonge.*

Karl : Oui, *Zen* est toujours un mensonge. Mais que l'instant suivant arrive est déjà un mensonge et que l'instant précédent soit parti est aussi un mensonge.

Q. : *Pour moi, toutes ces expériences, la multiplicité, c'est comment revenir à l'unité.*

Karl : Pour quelle raison ?

Q. : *Pour être vraiment ce qu'on est.*

Karl : Essaie de toutes tes forces. Tu peux essayer à jamais. Tu ne peux pas unifier ce qui n'a jamais été divisé. Dès que tu essaies d'unifier, tu imagines la séparation. Alors tu en souffres. Et plus tu essaies d'unifier, plus tu sépares. Par exemple, vouloir être heureux confirme le fait que tu es malheureux, simplement en voulant être heureux. Donc le bonheur crée le malheur. Dès l'instant où tu veux savoir, tu confirmes que tu ne sais pas. C'est vraiment un souhait vicieux.

Yves : *Est-ce cela l'enfer que l'on dit pavé de bonnes intentions ?*

Karl : Oui, c'est l'enfer des bonnes intentions. Ce sont toujours de bonnes intentions, mais toute intention crée l'enfer. La meilleure intention qui soit crée l'enfer.

Christian : *Un mot d'Emile qui est une perle : il parlait fréquemment d'attention sans intention, l'attitude du gnostique.*

Karl : On appelle cela la méditation. C'est l'action sans acteur, sans intention de résultat. Mais il y aura toujours une nouvelle intention. Tu ne peux pas arrêter cet amour, et s'aimer soi-même est toujours une bonne intention.

Christian : *Je comprends que le problème, c'est cette habitude que j'ai de fabriquer mon histoire instant après instant et, en même temps, je comprends qu'il faut que je cesse d'en faire un problème. Je vois que je fabrique ma propre histoire, ma propre individualité, et si je décide de vouloir cesser de faire ça, je crée un problème.*

Karl : Tout ce que tu fais crée un problème. Pas d'échappatoire.

Claude : *J'ai toujours compris que c'était un sacré problème (rires) !*

Christian : *Je suis mon seul problème.*

Karl : Non, ton problème, c'est que tu t'aimes. C'est toujours le problème, car l'amoureux est différent de l'aimé, et tu imagines que, par tous les moyens possibles, tu peux améliorer cet amour, que tu peux le faire grandir, le rendre meilleur. Tu cherches toujours la meilleure façon de t'aimer. Et tu ne peux pas arrêter ça. Même essayer d'arrêter ça, c'est encore t'aimer. Il n'y a aucun instant sans amour, sans amoureux qui soit amoureux de lui-même.

Claude : *Est-ce que c'est une complication supplémentaire que, nous aussi, on aime Christian ?*

Karl : Cela signifie une communauté d'amoureux. C'est comme une confirmation : un amoureux en confirme un autre. Et quand de nombreux amoureux se rencontrent, ils disent : comment fais-tu ? (*How do you do ?*) Comment t'aimes-tu ?

Christian : *Le problème est de donner un objet à l'amour, une idée de soi.*

Karl : Non. L'idée est s'aimer soi-même. T'en faire une idée, ou non, devient de l'idéalisme, de la séparation. L'amour te sépare, tu ne peux pas arrêter ça. L'amour est une bonne intention, la meilleure de toutes. Et pourtant ça te sépare.

Christian : *A un certain niveau, on peut donc créer son enfer avec ça.*

Karl : L'amour, c'est l'enfer.

Yves : *Est-ce qu'il vaut mieux se haïr soi-même ou est-ce que cela revient au même ?*

Karl : Haïr c'est aimer et aimer c'est haïr. Quand il y a l'amour, il y a la haine.

Yves : *On n'en sort jamais, alors.*

Karl : Aucune échappatoire ! Dès que tu te connais, tu es en enfer. Dès qu'il y a quelqu'un qui se connaît, il y a un « moi », et c'est un « moi » qui s'aime dans la misère de son propre amour.

Q. : *Quand tu es dans le cœur...*

Karl : Qui ?

Q. : *Moi, je sens...*

Karl : Ce n'est pas possible.

Q. : *Mais si !*

Karl : Quand il y a le Cœur, il n'y a personne qui puisse être dans le Cœur.

Q. : *Non, je ne dis pas « personne », mais être le Cœur, se sentir être le Cœur...*

Karl : Tu ne peux pas expérimenter ça. Le Cœur ne fait pas l'expérience de lui-même, et le cœur qui peut être expérimenté est faux.

Christian : *On ne t'avait pas prévenu que Karl retirait le tapis sous les pieds ? (Rires).*

Anasuya : *Peut-être est-ce un tapis volant ?*

Karl : Non, c'est si proche... Cela blesse d'avoir un Cœur. L'idée de Cœur fait mal.

Q. : *Non, cela ne fait pas mal quand tu es dans le cœur. Je ne me situe pas dans la tête, mais dans le cœur. Quand je suis bien dans le cœur, je trouve tout beau.*

Karl : Oui, alors tu es dans le « je suis » sans forme, dans l'unité, mais ça, ce n'est pas le Cœur.

Q. : *Ah, c'est le « je suis » alors.*

Karl : C'est possible, c'est le « je suis ».

Q. : *Et alors là, c'est magnifique, pour moi c'est le cœur, et tout est beau.*

Karl : C'est le paradis.

Q. : *Oui. Et dès que je perds le repère du cœur, alors là, c'est difficile.*

Karl : Il y a donc toujours dedans, dehors. Donc, c'est faux. C'est un lieu dans lequel tu peux entrer et duquel tu peux sortir. Aussi, dès l'instant où tu n'es pas au paradis, tu es en enfer. Là où il y a absence de douleur, c'est le paradis, mais tu ne peux pas y demeurer, tu en retombes toujours. Tu seras toujours l'ange déchu, parce que ton intérêt te fait revenir ici. La moindre intention te fait retourner en enfer. *Inferno.*

Q. : *Que veux-tu dire par « Cœur » ?*

Karl : Le Cœur, c'est l'Existence même. Ce n'est pas un endroit et cela ne peut pas être possédé par quelqu'un.

Q. : *C'est ce qu'on appelle « le Soi » ?*

Karl : Tu peux l'appeler « Soi », tu peux l'appeler « *Parabrahman* », l'Absolu. C'est comme Jésus qui indique toujours ce qu'est le Cœur, l'essence. Il n'y a pas de possession, donc ce n'est pas « ton » cœur. Tu es le Cœur, mais tu n'as pas de Cœur. Et ce n'est pas un lieu.

Donc, ce dont on parlait est le « je suis » bien connu, le vertical, l'absence de problème, l'absence d'aller-retour : dedans et dehors. Quand c'est le plaisir, il y a le plaisir, puis vient la souffrance. Et tu dois payer le plaisir par la souffrance. Il n'y a rien de mal à ça, mais cela ne peut pas payer la paix que tu recherches. Tu ne peux pas trouver la paix dans le monde, mais dans l'Esprit, ce qui est déjà bien, dans le « je suis », cependant tu ne peux pas y demeurer. Tu retournes toujours au « dedans-dehors », la forme et le « sans forme ». Quand c'est le « sans forme », il n'y a pas de plaisir, pas de douleur, pas de souffrance, pas de temps, mais ensuite il y a toujours le retour dans le temps. Donc, unité / dualité, comme un jeu de ping-pong. Mais les deux sont vides et aucun ne peut transmettre la paix que tu recherches.

Quand tu es déjà dans la pure conscience de ça, alors tu es le témoin, le *Jnani* qui sait qu'il n'y a pas de paix dans la forme ni dans le « sans forme ». Ça, c'est la pure conscience sans choix, car il n'y a plus d'intention.

Q. : *Tu situes le jnani au-delà de la forme et du « sans forme ».*

Karl : Oui, c'est comme un écran sur lequel les projections de formes et de « sans forme » dansent, mais les deux sont vides, car aucune des deux ne permet de se connaître. Et même de là, tu peux toujours repartir. Il n'y a donc pas de destination finale. Mais ceci est la fin, le dernier espoir que, dans cette lumière de la conscience pure, on trouvera la fin de la souffrance. C'est la fin des expériences, tu ne peux pas aller plus loin, alors de là, tôt ou tard, tu retournes toujours au « je suis », puis à la forme. Le Tao dit que peut-être tu te réaliseras dans la conscience pure : Tu es au marché, tu as soif et tu veux simplement boire, et soudain tu te trouves dans la conscience pure, là où il y a l'éternité, là où rien ne se passe ; mais l'instant suivant, dès que tu retournes à la place du marché, tu commences à boire, car la soif est toujours présente. Donc l'instant suivant doit être là. Tu as un espace infini d'éternité entre ces instants, pourtant tu dois faire l'expérience de cet instant suivant. Alors la place du marché, la soif de toi-même, seront toujours là. Une soif sans fin.

Alain : *On ne peut pas dire qu'il y ait une appréciation plus grande d'aller d'un niveau à un autre.*

Karl : Si, il y en a une. Mais qui l'apprécie ? Ça s'appelle le fantôme. Qui a un avantage dans la conscience pure ? Il faut un Dieu imaginaire qui ait une préférence, qui soit mieux dans un endroit que dans un autre.

Alain : *C'est pourquoi je dis qu'on ne peut pas dire qu'il y ait une appréciation, les deux sont aussi valables l'un que l'autre.*

Karl : Pour ce que tu es, il n'y a pas de différence. Mais pour ton « je » imaginaire, il y a des différences.

Alain : *C'est important de voir ça. Ça change la vie.*

Karl : Qui peut voir ça ?

Alain : *Celui dont on parle.*

Karl : Oui, mais ce sera un malentendu.

(Rires)

Karl : Qu'est-ce qui est important ? Avec la compréhension, tu peux changer. Mais c'est la fin des changements.

Yves : *Même le jnani ne peut pas connaître la paix, il ne peut qu'être la paix ?*

Karl : Tant qu'il y a un *jnani*, il y a un *jnani* de trop. Même le *jnani* est un fantôme. *Jnana*, la connaissance, ne connaît aucun *jnani*. Le *jnani* est encore différent de ce qu'il observe. Même le *jnani* qui est le témoin de tout ce qui peut être observé est une préférence, c'est un point de référence, un point de préférence. Aucun de nous, par amour, ne veut souffrir. C'est ce que tu peux atteindre de mieux. Mais ce que tu peux atteindre, tu peux le quitter de nouveau. Ce que tu peux gagner, tu peux le perdre de nouveau. Donc le gagnant est un perdant. C'est encore de la dépendance. C'est encore une prison et quelqu'un qui est emprisonné par ces circonstances.

Alain : *C'est encore la recherche de l'avantage.*

Karl : Bien sûr. Ça ne s'arrête jamais. La conscience recherchera toujours un avantage. Elle recherchera toujours son bien-aimé. La conscience veut connaître la conscience. Et ça n'aura pas de fin. C'est ça, l'amour. Et l'amoureux n'arrêtera jamais de chercher le bien-aimé. Il ne se reposera jamais. Donc il n'y pas de repos dans la conscience.

Alain : *Même dans la tranquillité ?*

Karl : Oui, mais c'est une tranquillité différente, différente de la non-tranquillité. C'est une préférence, et pour préférer ceci à cela, il faut un amoureux. Comme je l'ai dit, ce sont toujours de bonnes intentions : aimer, prendre soin de soi-même, et les effets secondaires sont l'enfer, la passion. Et ça n'aura pas de fin, c'est sans espoir. Et je peux toujours dire que c'est la façon dont la Vie se réalise. De cette façon, il y a toujours l'amoureux qui se cherche. La conscience cherchant la conscience essaie de se connaître. Dès que tu dis : « Dieu existe », il cherche ce qu'il est.

Nicole : *Lorsque la conscience, dans un flash, comprend qu'elle ne pourra jamais s'expérimenter elle-même, que tout ce qu'elle expérimentera sera en aval, ne peut-il pas y avoir alors une sorte de lâcher-prise ?*

Karl : Mais ce qui peut partir revient.

Nicole : *Mais quand elle comprend vraiment qu'elle ne pourra jamais s'expérimenter...*

Karl : Il n'y a pas de véritable compréhension. Tu ne peux pas comprendre la réalité, alors il n'y aura jamais de compréhension véritable.

Nicole : *Mais on comprend que l'on ne peut pas comprendre.*

Karl : Mais là, il y a encore quelqu'un, il y a encore un *jnani*, donc il retournera. Aucun espoir. Si l'on disait qu'il y avait une possibilité de compréhension, alors je serais d'accord qu'on pourrait y faire quelque chose. Mais même cette compréhension est une méprise. Ce qu'est la réalité n'a jamais besoin de comprendre. Ce qui a besoin de comprendre est toujours un malentendu. Ça ne sera jamais assez profond, assez clair pour la clarté même.

Nicole : *C'est quand même un soulagement.*

Karl : Oui, mais qui en a besoin ? Moi, moi, moi... Personne d'autre n'a besoin de soulagement. La Vie n'a pas besoin d'être soulagée de la Vie ! Mais le « moi » a toujours besoin d'être soulagé.

Alain : *Nicole a parlé de ce « flash ».*

Karl : Il n'y aura pas de « flash ». Où devrait-il être ?

Nicole : *C'est une façon, dans ce monde humain, de voir effectivement qu'il y a des formes, des choses, et subitement, c'est comme si à un moment donné il y a une rupture dans le temps et, une fraction de seconde, tu vois...*

Karl : Oui, mais ce n'est pas par la compréhension.

Nicole : *Voilà, et dans ce trou...*

Karl : Il n'y a pas de trou, il y a la grâce et seulement la grâce. Elle n'a pas besoin de comprendre. C'est en dépit de tout ce qui s'est passé avant et en dépit même de l'instant. Il n'y aura pas de « flash ». Si, pour ce qu'est le Soi qui est la Vie, juste la Vie ne connaissant pas la Vie, il n'y a pas d'après ou d'avant, c'est toujours en dépit de toute compréhension, ou flash, ou quoi que ce soit.

Nicole : *Justement, ça, tu le vois dans le flash.*

Karl : Non, personne ne le voit. Non, non, non, non, non...

Nicole : *Pas quelqu'un ! Il n'y a plus quelqu'un à ce moment là.*

Karl : « Personne », c'est encore quelqu'un de trop ! Je te le dis, parce que c'est dans le temps, ça a une histoire, il y avait une histoire avant et il y aura une histoire après. Non, non, non, je ne pourrai jamais dire oui à ça. Tout ce qui a une histoire, même une histoire impersonnelle, est encore une histoire. Ce qui, d'une histoire personnelle devient une histoire impersonnelle, est encore une histoire, un conte de fée.

Nicole : *Oui, je suis d'accord, c'est dans le temps, mais justement, après, tu ne cherches plus à faire quoi que ce soit, tu ne cherches plus à modifier même si tu es jaloux, par exemple...*

Karl : Mais tu dois accepter que c'est différent d'avant. Tout ce qui fera une différence plus tard ne peut pas être Cela. C'est différent, je suis d'accord. Peut-être est-ce plus plaisant, peut-être y a-t-il plus de paix, mais ceci n'est pas la paix dont je parle. Plus ou moins de paix est une quantité et a besoin de quelqu'un qui discrimine entre avant la compréhension et après la compréhension. Ce dont je parle est la paix qui est toujours là, ce n'est pas quelque chose de supplémentaire qui viendrait de quelque chose.

Nicole : *Ce n'est pas ce que je veux dire.*

Karl : Non, mais je le dis simplement à tout le monde. Il peut y avoir un malentendu, car il peut y avoir un flash et une compréhension : Non ! C'est toujours là.

Nicole : *A ce moment là, tu ne mets plus de mots.*

Karl : Après, tu mets des mots. La nuit, tu ne crées pas d'histoire, mais quand tu te réveilles, tu te demandes ce qui s'est passé pendant ton absence. Tu veux en faire « ton » absence, tu

revendiques encore que quelque chose s'est passé. Et ça ne s'arrêtera pas. Celui qui revendique sera effacé, mais pas par lui-même. Toutes les nuits, il est lâché et la Vie est simplement là. Et le matin, il peut rejaillir et même essayer de comprendre ce qui s'est passé dans le sommeil profond : « Je ne suis pas là, ça doit être ma vraie nature ». C'est naturel, c'est chercher un meilleur amour. Je suis toujours désolé de devoir tout détruire, mais que puis-je faire d'autre ?

Jacques : *Je rappellerai ce que disait Karl il y a très longtemps : « Ce qui se passe ici c'est que, quoi que tu dises, je prendrai le point de vue opposé et je détruirai les deux. Peu importe ce que tu dis, je dirai l'opposé, parce qu'ici, rien ne peut rester ».*

Karl : Oui ! *(Rires). Tabula rasa.*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

COÏNCIDENCE

Je suis l'unique, permanent, éternel. Je suis la lumière d'où tout sort et où tout revient.

J'ai conscience de ma nature véritable grâce à ma rencontre avec ce corps que j'ai préparé à cette fin. Sans cette rencontre, ou une autre éventuellement – Je dis éventuellement tant elles sont rarissimes et je suis bien placé pour le savoir, car tel Diogène... - je n'aurais pas conscience de ma nature. Il me faut l'espace et la durée qui me viennent par le corps pour être conscient de moi-même, pour être conscient que je ne suis pas ce corps, ni ce mental, ni cette personne. En l'absence de ce corps, je demeure dans l'inconnaissance de moi-même.

C'est donc bien le corps, que j'ai choisi et préparé, qui permet la coïncidence entre l'éternel et le temporel, entre l'infini et l'espace. C'est donc bien de ce corps fugitif, de ce souffle fugace, de cette existence éphémère que dépend mon actualisation dans une conscience tributaire de l'espace-temps.

Le vaste champ que m'ouvre ce corps est l'objet d'un émerveillement constant. C'est comme un chez moi hors de chez moi que j'explore, où je me retrouve sans quitter pourtant le lieu sans lieu hors du temps de ma demeure éternelle. Vivre cette félicité engendre une ivresse irrépressible. Le dire, le chanter obéit à un élan spontané. Ivresse entretenue grâce à ce corps mais que je perpétue aussi par l'entremise de quelques autres corps, rarissimes il est vrai, je la perpétue en savourant le nectar que m'offrent de rares échansons prévenants avertis de mes goûts les plus subtils : un silence amoureux, une interjection, une affirmation qui ne vise que moi : « *Je suis Brahman* », « *Je suis la lumière* ». Lorsque je cède plus longuement au bonheur de ma célébration, j'aime à savourer l'ivresse jusqu'à m'y perdre. Mais lorsqu'il m'arrive d'émerger de l'enstase, de discerner entre l'amant et l'aimé, c'est pour mieux savourer aussi mon unicité. Je m'immerge avec autant de volupté que j'émerge. Requérir l'attention pour en parler le plus souvent possible est ma passion favorite. Je me livre avec prédilection par l'entremise de tel corps dont l'aptitude à favoriser la coïncidence et à la renouveler me comble.

Emile Gillibert

APHORISMES

Paroles de l'instant

L'instant vécu a raison de la mort pour l'éternité.

Défie-toi du mental, pas de l'esprit.

*

Lorsqu'il n'y a pas malheur, y a-t-il bonheur pour autant ?

*

L'instant, c'est de l'or pur.

*

Hasard et nécessité.
Cécité faisant loi !

*

Comme le couple qui se forme
l'enfant qui vient au monde est condamné à mort.

*

Jouissez de l'instant sans nostalgie du futur.

*

Tu fermes les yeux et il n'y a plus rien ,
Et pourtant tout est là.
C'est-à-dire rien.

*

En regard de l'Absolu, la vie est une irréalité palpable qui ne
permet pas de le connaître, sauf à en être l'intuition même.

*

En soi, tu es le seul maître, mais tu l'ignores.

*

Mentalement, tout n'est que problèmes à résoudre.

*

Paroles de l'instant

*Quand le jeu de l'instant et de l'éternité prendra-t-il fin ?
Jamais !*

S'emparer de l'instant, c'est lui imposer le passé.

*

Un seul aphorisme peut-il répondre à toutes les interrogations du monde ?

*

Permanent, le plaisir s'éroderait.

*

Jouir dans l'amour, c'est voler le feu du ciel.

*

Avec l'âge, quitter les rives de l'amour charnel ne se fait pas de gaieté de corps.

Heureusement, il reste le cœur !

*

Déroutons le mental pour que l'esprit soit libre.

*

Tous ego devant Dieu !

*

Le verbe ne s'est pas fait chair : il est chair ; comme le corps est abstrait et inversement.

*

Dans l'art, il ne s'agit pas de répondre à l'être, il s'agit d'être.

*

Abdiquer, face à l'adversité ?
Mais de quel royaume ?

*

Jacques

CONTE INDIEN

Le présent conte que nous vous présentons aujourd'hui dans la version de Malou est-il indien, hindou ou bien universel ? La question se pose vu les nombreuses variantes dont nous avons retrouvé trace. La transcription la plus ancienne semble être celle de Somadeva dans son « *Océan des rivières de contes* », rédigé en sanscrit au Cachemire entre 1063 et 1081. Une autre version du même conte se retrouve plus tard dans les « *Vingt-cinq récits du Mauvais Génie* », ouvrage originalement composé en sanscrit avant d'être traduit en braj-bhâkhâ sous le règne de Muhammad Shah (1717-1748) puis en 1805 en hindi. C'est cette mouture qui sera reprise par Heinrich Zimmer (1890-1943) dans « *Le roi et le cadavre* » ouvrage consacré aux mythes essentiels pour la reconquête de l'intégrité humaine. Thomas Mann (1875-1955) s'inspirera de cette dernière trame pour nous livrer sa propre interprétation sous le titre « *Les têtes inversées* », thème central de toutes ces versions. Signalons enfin, après ce passage par l'Occident, que ce conte a été repris en 1972 par le dramaturge indien, Girish Karnad pour sa pièce intitulée « *Hayavadana* ». Bel exemple de transmission des mythes et de réincarnation de ceux-ci d'un continent à l'autre, d'Orient en Occident puis d'Occident en Orient.

Nous voyons à travers ce petit conte que les hindous connaissaient la notion de résurrection à laquelle ils n'accordaient d'autre valeur que celle d'un mythe et dont ils n'auraient jamais eu l'idée de faire le dogme fondateur de leur foi. D'ailleurs quelle valeur accorder à la réanimation d'un cadavre, alors que l'on n'est jamais sûr du corps dans lequel on ressuscite ? Dans ce conte Shridaman renaît avec le corps de Nanda et Nanda avec le corps de Shridaman. Mais alors qui est l'un et qui est l'autre ? Le corps n'est qu'une forme et les formes sont faites pour se mêler et se ressembler. Le corps n'est qu'une apparence et les apparences sont trompeuses.

Donner sa tête en sacrifice sur l'autel de Kali, la déesse de la destruction mais aussi de la vie, la déesse de la mort comme de l'éveil, symbolise le sacrifice suprême. Se trancher la tête c'est offrir son mental sur l'autel de l'amour divin, c'est sacrifier le petit moi en offrande au Soi. Lorsque désespéré de ne pas accéder à la vision de sa Mère, Ramakrishna se saisit du sabre de Kali pour se trancher le cou, il s'offre lui-même par amour en sacrifice à l'Amour :

*« Si d'amour tu es en quête, que tu sois prince ou gueux
offre d'abord ta tête ! »*

(Kabîr)

Dans la manifestation, l'Un se fait deux et multiple à la fois. L'Un se recherche lui-même et se retrouve lui-même. Shridaman et Nanda connaissent un seul et même amour qui les réunit et les oppose à la fois. Dans la seconde partie du conte, ils s'affrontent pour finalement ne plus faire qu'Un. Ils se mettent à mort mutuellement pour faire la paix entre eux. Chacun tue en l'autre l'illusion de la forme en brandissant le glaive de la discrimination qui seul tranche l'ignorance, comme dans le logion 98 de l'Evangile selon Thomas. Ce miracle survient lorsque ces deux réalisent qu'ils ne sont que deux images du Soi. Chacun dissipe l'image de l'autre. A la fin, les formes réunies sur le bûcher disparaissent dans le feu purificateur de l'illumination. Les deux amis sont réunis par-delà la mort dans l'indifférencié, leur amour commun symboliquement allongé entre eux deux. La forme issue du sans forme retourne au sans forme. Le deux issu de l'Un retourne à l'Un :

*« Quand vous ferez le deux Un...
Alors vous irez dans le royaume. » (log. 22)*

Yves

*

SHRIDAMAN ET NANDA

Il était une fois

Il était une fois deux hommes
L'un se nommait Shridaman,
l'autre se nommait Nanda.
L'un était fils de roi,
l'autre était paysan.
Le premier cultivait l'indolence,
le second cultivait la terre.
Ils étaient les meilleurs amis du monde.
Chaque soir après la journée de labeur, ils aimaient se retrouver.

Un matin, ils partent ensemble à la ville voisine.
Ils marchent à travers champs, longent une rivière.
Vers midi, ils s'arrêtent au bord de la rivière.
Tout près de là se dresse un temple dédié à la déesse Kali.

Kali, la déesse-mère, conscience de l'univers.

Ils partagent le repas,
soudain Shridaman cesse de parler, les yeux grands ouverts.
- Nanda, nous sommes dans un lieu sacré, il faut partir d'ici. Vois cette déesse !
Une jeune fille descendait l'escalier qui conduit au temple.
Sur la première marche, elle laisse tomber son sari rouge et entre dans l'eau limpide, nue.
- Shridaman, cette jeune fille s'appelle Sita, elle habite tout près d'ici.
- Si tu la connais, va pour moi voir ses parents et dis-leur que je la demande en mariage.

Le lendemain chez les parents de Sita, Nanda parle de Shridaman.
Il parle d'un être bon, généreux, intelligent, qui a des biens.
Le mariage est conclu
les noces sont célébrées,
et le jeune couple s'installe dans la maison de Shridaman.
Dans la maison de Shridaman,
ils sont, maintenant, trois.
Shridaman – Sita – Nanda
Les jours coulent,
le jeune couple est heureux.
Au fil du temps
Shridaman, l'indolent, s'empâte,
Nanda, le paysan, garde sa vigueur.
Sita s'éloigne de Shridaman
Sita se rapproche de Nanda.
Les deux hommes aiment la jeune femme.

La situation est difficile à vivre pour chacun d'eux.
Un jour, Sita propose qu'ils retournent ensemble voir ses parents qu'elle n'a pas vus depuis longtemps.

Nanda, tu iras devant et tu conduiras les troupeaux, nous te suivrons.
Nanda sous le regard de Sita,
Shridaman à son côté,
les trois amis prennent le chemin,
longent la rivière, arrivent à hauteur du temple dédié à la déesse Kali.

Kali, la déesse-mère, conscience de l'univers.

- Nanda, arrête les troupeaux, je vais entrer prier un instant dans ce temple !
Shridaman entre dans le temple.

Au pied de l'autel, Shridaman implore :

- Kali, notre mère, il faut que ce tourment cesse.

La mort, seule, peut m'apaiser.

Shridaman saisit son sabre, le fait tournoyer et se décolle la tête.

Dehors, Sita regarde le soleil déjà haut et la chaleur qui grandit.

Elle demande à Nanda d'aller voir ce que fait Shridaman.

Nanda entre dans le temple,

il voit au pied de l'autel la tête de Shridaman, son corps.

Il lève les yeux vers Kali.

- Kali, notre mère, ce tourment ne peut continuer.

Shridaman a raison.

La mort, seule, peut m'apaiser.

Nanda, regarde Kali, saisit le sabre, le fait tournoyer et se décolle la tête.

Dehors, Sita s'impatiente.

Elle entre à son tour dans le temple.

Elle voit les deux corps inertes,

les deux têtes tranchées.

Elle pleure, tombe à genoux

et perd connaissance.

Une voix terrifiante emplît le temple,

fait sursauter Sita

- Pour toi, femme très belle,

ces deux hommes ont sacrifié leur vie sur mon autel.

Les mains de Sita cherchent le sabre.

Elle a les yeux tout embués de larmes.

Kali, déesse-mère, conscience de l'univers.

Je veux mourir moi aussi !

Relève-toi, approche !

Prend la tête de Shridaman et pose-la sur son corps.

Prend la tête de Nanda et pose-la sur son corps.

Récite la formule sacrée.

Et les deux hommes que tu aimes ressusciteront.

À genoux, les yeux embués de larmes,

en récitant la formule sacrée,

elle a rendu à chaque corps son visage.

Les deux hommes se réveillent, se redressent,

se regardent, se retrouvent, s'embrassent.

Mais Sita porte les mains à son visage,

le cri reste étouffé dans sa gorge.

Elle a posé la tête de Shridaman sur le corps de Nanda,

et la tête de Nanda sur le corps de Shridaman.

Les deux hommes se regardent :

Qui suis-je ?

Sita demande :

Qui est mon mari ?

Shridaman sur le corps de Nanda ?
Nanda sur le corps de Shridaman ?

Ils discutent, argumentent, mais rien ne les satisfait.
Sita propose qu'ils aillent voir un ermite qui vit dans la montagne.

L'ermite les écoute et dit : - « La tête de Shridaman, l'indolent, sur le corps vigoureux de Nanda : voilà celui qui est ton mari, Sita. Allez et soyez heureux ! »

Nanda, l'homme robuste regarde le corps empesé de Shridaman qui est désormais le sien.
Il regarde Sita et Shridaman :
- Retournez dans le monde,
je m'en retire et préfère rester ici.

Les amis se séparent.
Deux rentrent dans leur maison.
Sita est comblée.
Elle a, à ses côtés, Shridaman vivant dans le corps de Nanda.
Ils passent une année heureuse.
Sita met au monde un fils.
Shridaman, l'indolent, donne au corps vigoureux de Nanda, la mollesse, la lourdeur de son corps d'avant.
Sita ne cesse de penser à Nanda.

Un jour, à l'aube, avant que Shridaman ne s'éveille,
elle prend son enfant et part dans la forêt.

Elle recherche l'endroit où vivait le vieil ermite.
Elle le retrouve.
Nanda a donné au corps de Shridaman la force et la vigueur qui était la sienne autrefois.
Ils sont heureux de se retrouver. Bonheur mêlé de douleur.

Au crépuscule, Shridaman arrive devant la hutte de Nanda.
Joie d'être réunis mais au cœur le tourment grandit.
Près d'eux, l'enfant joue.

Nanda et Shridaman le savent.
Ils ne peuvent être deux !
Ils choisissent de s'unir dans la mort.

Dans la lumière de la lune pleine.
Ils se font face.
D'un coup d'épée au cœur, Shridaman tue Nanda
et Nanda tue Shridaman.

Sita toute la nuit dresse un bûcher.
À l'aube, elle y dépose les corps de Shridaman et de Nanda,
elle s'allonge entre les deux amis.
Son fils met le feu au bûcher.
Le feu s'élève et réunit les trois corps.

Il était une fois !

L'enfant a grandi.
Il est devenu un sage réputé dans toute l'Inde.

BIBLIOGRAPHIE

TIMOTHY FREKE & PETER GANDY
LES MYSTERES DE JÉSUS

I – II Éditions Aléthèia, Paris 2007-2008
(version originale : THE JESUS MYSTERIES
WAS THE ORIGINAL JESUS A PAGAN GOD ? Thorsons London 1999)

Devenir le bestseller du *Sunday Times* ou être proclamé « *Livre de l'année* » par le *Daily Telegraph*, voilà qui a priori n'inspire pas forcément une trop grande confiance.... La publicité tapageuse qui illustre la couverture de l'édition anglo-saxonne de l'ouvrage intitulé « *The Jesus Mysteries* » semble bien loin de la discrétion qui sied à toute quête initiatique.

Et pourtant les « *Mystères de Jésus* » méritent le détour. Loin de nous offrir un nouvel et naïf ouvrage de vulgarisation, Timothy Freke, philosophe, et Peter Gandy, spécialiste des religions antiques, se livrent à une plongée dans les profondeurs du christianisme originel, à une remise en cause des dogmes établis et à une réhabilitation sincère de la Gnose, non seulement à partir des grandes traditions religieuses de l'Antiquité mais également des textes apocryphes de la bibliothèque gnostique retrouvée à Nag Hammadi en 1945 et notamment de l'*Évangile selon Thomas*.

Tome I Le christianisme originel proviendrait-il d'une spiritualité antique et universelle ?

Ce premier tome est le plus classique. Les auteurs illustrent, avec de multiples exemples à l'appui, à quel point les dogmes du christianisme officiel ne sont au fond rien d'autre qu'un décalque de mythes classiques qui circulaient à l'époque sous l'égide des « *Mystères païens* ». Au point même de poser la question : « *Le Jésus d'origine était-il un dieu païen ?* »

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Loin de livrer un récit historique, - le récit de la vie et de la mission du Messie attendu par les Juifs et annoncé par leurs prophètes - , les évangiles canoniques ne font que plagier les anciens Mystères, en les adaptant toutefois au contexte culturel du judaïsme et en leur conférant en outre la teinte apocalyptique caractéristique de l'époque. Si avec l'avènement du christianisme, la naissance du Christ est devenu le repère central de l'histoire, le mythe chrétien, - car c'est bien d'un mythe qu'il s'agit -, n'est pas la révélation unique, nouvelle et radicalement originale qu'il prétend être, mais l'éternel retour de la même histoire : celle de la mort et de la résurrection du héros divin incarné dans la chair pour partager la condition des mortels et leur montrer la voie du salut. Dès l'antiquité, Celse voyait déjà dans le christianisme naissant une contrefaçon du paganisme : « *Les faits qu'ils rapportent sont-ils spécifiques aux chrétiens ? Et si c'est le cas, en quoi le sont-ils ? Faut-il prendre nos récits pour des mythes et croire aux leurs ? Quelles raisons les chrétiens donnent-ils pour expliquer la particularité de leurs croyances ? En vérité, elles n'ont absolument rien d'original, si ce n'est qu'ils y croient et rejettent toutes les autres vérités plus complètes sur Dieu.* » Il est incompréhensible pour un philosophe du II^{ème} siècle tel que Celse que l'on puisse préférer la copie à l'original : « *Les Grecs ont exprimé beaucoup mieux et bien plus tôt nombre d'idées chrétiennes derrière lesquelles existe une antique doctrine datant des commencements.* »

La naissance virginale de Jésus dans une grotte un 25 décembre à minuit, son baptême, les miracles qui lui sont attribués, sa crucifixion, sa descente aux enfers et sa résurrection, tous ces épisodes trouvent leurs correspondances dans les légendes antiques, bien plus et bien mieux que dans la bible hébraïque. Le récit évangélique de la vie de Jésus surnommé le Christ n'est nullement une biographie fidèle, mais l'invention d'un nouvel héros dont les étapes de l'existence reprennent les symboles successifs de tout processus initiatique. L'histoire d'Orphée, d'Osiris ou de Dionysos, leur mort et leur résurrection, constituent l'introduction au Mystère intérieur qui seul révèle la signification cachée du mythe. Par la réalisation du mystère, l'initié connaît le commencement et la fin. Il meurt à sa condition terrestre et renaît à la vie éternelle. Nous avons illustré dans « *Orphée crucifié* » comment par sa mort, Orphée répète la geste du dieu qui offre sa chair pour communier avec ses fidèles. De même la vie du Christ est une invitation à l'imitation de celle-ci, non sur le plan extérieur mais sur le plan intérieur, la vie et la mort de l'âme étant le prélude à son éveil dans l'Esprit. Et c'est à juste titre que Jésus peut déclarer dans l'*Évangile selon Thomas* : « *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* » (log. 62). La tragique erreur du christianisme officiel a été de croire à la fin des mythes et à l'irruption de Dieu dans l'histoire, de croire à la fin du temps cyclique et à l'instauration d'un temps linéaire, bref de tout prendre à la lettre et non selon l'Esprit... tout en forgeant des dogmes à partir de ses propres mythes : « *Il semblerait que, tout comme ses disciples jetés dans la confusion, l'Église chrétienne n'ait pas compris depuis 2000 ans que ce qu'elle prend littéralement pour événements historiques sont en fait des allégories mystiques soigneusement élaborées.* » (p. 125)

Loin d'être une révélation divine, le christianisme est l'aboutissement le plus accompli et peut-être le plus universel de la prodigieuse richesse de symboles qu'offraient les différentes religions à Mystères. Loin d'être la première voire l'unique manifestation d'un dieu dans la chair, cette religion symbolise à sa façon l'éternelle incarnation du divin en l'homme, l'éternelle descente de Dieu ici-bas et son éternelle remontée au Royaume : « *Ainsi le christianisme n'a pas mis fin au paganisme mais c'est le paganisme qui a engendré le christianisme* ».

Pour les gnostiques, l'homme divin Jésus est le symbole du Daemon, du Soi immortel, l'eidolon ou soi incarné étant symbolisé par Thomas, le frère jumeau de Jésus. Ainsi dans l'*Évangile selon Thomas*, le nom de l'auteur est Judas, le Jumeau et dans *Le Livre de Thomas le champion*, Jésus (le Daemon) instruit son disciple et jumeau (l'eidolon) : « *Frère Thomas, tant que tu en as le temps en ce monde, écoute-moi et je te révélerai ces choses que tu as méditées dans ta pensée. Voilà puisqu'on dit que tu es mon jumeau et mon fidèle compagnon, examine-toi toi-même afin de comprendre qui tu es, comment tu existes et ce que tu deviendras...* »

A travers de nombreuses citations tirées de « *l'Évangile selon Thomas* », de « *l'Évangile selon Philippe* » ou encore de la « *Pistis Sophia* », les auteurs tentent, non sans succès, de démontrer que la Gnose n'est pas « *une tendance hérétique ou minoritaire du christianisme, mais la voie royale de la connaissance des mystères de Dieu* ». Bien au contraire, c'est l'église officielle qui, en occultant ou en déformant les véritables paroles de Jésus le Vivant, constitue une dérive hérétique. Et qui n'a réussi à s'imposer que grâce à une falsification de l'histoire. Dès ses débuts, la prétendue religion de l'amour est en réalité celle de l'intolérance : « *Les chrétiens, inutile de le dire, se détestent les uns les autres. Ils se calomnient continuellement de la manière la plus vile et ne parviennent à se mettre d'accord sur aucun de leurs enseignements...* » (Celse). Avec une rare clairvoyance, Celse n'annonçait-il pas les guerres de religion qui aujourd'hui encore déchirent le monde ?

Tome II Jésus et la Déesse égarée

Les enseignements secrets des chrétiens de l'origine

Dans ce second tome, les auteurs évoquent la face occultée de Dieu, la figure de la Grande Déesse rejetée par le monothéisme juif mais toujours présente au cœur de Jésus et des gnostiques. Jésus évoque Dieu à la fois comme Père et Mère. Pour les gnostiques c'est l'image de la Sophia qui prévaudra et notamment de son incarnation sous la forme de Marie-Madeleine. Les auteurs apportent de nombreuses preuves de ce culte dédié à Sophia par les premières communautés gnostiques, comme par exemple cette invocation extraite des *Actes de Thomas* : « *Viens, Mère mystérieuse, viens, toi qui te manifestes dans tes œuvres, et procures joie et paix à ceux qui se reliant à toi. Viens partager cette Eucharistie que nous faisons en ton nom, et cette fête de l'amour pour laquelle nous nous sommes réunis à ton invitation.* »

Cette communion est celle à laquelle aspire tout gnostique. Pour les premiers chrétiens, les mythes ne sont rien d'autre qu'un symbole de la réalisation de l'unité à travers le mariage mystique de Jésus et de Sophia. L'initié est appelé à faire le deux un dans la chambre nuptiale et à devenir lui-même Jésus. Pour ces chrétiens de l'origine, ainsi qu'en atteste Hippolyte dans sa « *Réfutation de toutes les hérésies* », l'évangile n'est pas un récit couché sur le papier. Pour eux « *l'Évangile est la Gnose* » (7.27.7.).

Aussi l'immortalité promise ne réside-t-elle pas dans un quelconque ciel, mais consiste en l'accomplissement ici et maintenant de notre véritable identité. C'est précisément cet Évangile de la Gnose que les auteurs du présent ouvrage se donnent pour but d'explorer, cette Gnose éternelle et universelle cachée dans le cœur de l'homme : « *Beaucoup de ce qui est écrit dans les livres païens se trouve aussi dans les livres de l'Église de Dieu. Ce qu'ils ont en commun sont les mots qui jaillissent du cœur, la loi inscrite dans le cœur* » (Valentin, *Des Amis*).

Il est dès lors évident que l'église officielle est en réalité l'église de l'Antéchrist (nous dirions plutôt de l'Anti-Jésus). Selon les auteurs, le christianisme littéraliste qui s'impose vers la fin du II^{ème} siècle repose sur la foi en l'histoire (bien sûr arrangée pour les besoins de la cause) et la croyance obsessionnelle en un personnage nommé Jésus qui serait réellement mort et ressuscité. Pour les gnostiques, c'est tout le contraire. Le véritable Jésus n'est pas ancré dans l'histoire puisque le temps n'a aucune réalité. Jésus est l'archétype du Soi supérieur, qui apparaît aux initiés selon diverses modalités correspondant au niveau de compréhension de chacun, comme l'exprime très clairement l'*Évangile selon Philippe* : « *Quelques-uns deviennent conscients qu'ils se voient eux-mêmes* ».

Le grand jeu de la Conscience

La Gnose éternelle n'est autre que la connaissance de Soi. Cette quête est celle du mystère premier qui se pose à chacun : « *Qui suis-je ?* » Les gnostiques distinguent trois aspects en chaque être humain : le corps, l'âme et l'esprit. L'âme correspond plus précisément à la psyché que nous éprouvons en tant que notre soi interne en relation avec le corps. L'esprit correspond au pneuma ou nous qui est le principe connaissant, celui qui sait. Il est le sujet de toutes les expériences et chacun de nous l'appelle moi. Il est celui que nous sommes. Plus précisément la Conscience.

Dans cette représentation, la Conscience est située symboliquement au centre d'une circonférence qui, elle, représente l'extérieur, la matière ou le corps tandis que le rayon reliant

le centre à la circonférence représente la psyché. Les trois niveaux de notre identité sont les trois états que nous connaissons au quotidien : éveil, rêve et sommeil profond. Dans l'état d'éveil, la Conscience va du centre vers la circonférence, expérimentant la psyché et le corps. Dans l'état de rêve, nous oublions le corps et nous retirons dans le monde intermédiaire de la psyché. Dans l'état de sommeil profond, nous nous retirons dans notre essence, la Conscience. Dans cet état d'inconnaissance, nous n'expérimentons rien et nous perdons dans le vide. C'est pourtant là que nous jouissons du bonheur à l'état pur, de la joie sans objet dans le Repos. Nous ne sommes pas ce corps physique qui a conscience d'être un corps. Nous sommes la Conscience qui parfois s'identifie au corps. Alors que pour la science, nous sommes ce que nous paraissions aux autres, pour la Gnose nous sommes ce que nous sommes pour nous-même : la Conscience, l'Esprit. Les gnostiques s'attachent à ce que nous sommes en vérité par-delà les apparences. L'expérimentateur, l'Esprit, la Conscience, voilà ce qui constitue notre identité profonde.

Le flux des expériences dont la Conscience est témoin constitue la psyché, l'âme. La psyché est ainsi conçue comme un événement continu dont la Conscience est témoin, comme la totalité de nos expériences, incluant celle du corps. Selon cette optique, ce n'est pas l'âme qui habite le corps mais plutôt le corps qui est dans l'âme de même que l'âme est dans l'Esprit.

En ce sens nous ne sommes pas un corps qui possède une psyché. Nous ne sommes pas l'ensemble corps-psyché mais la Conscience qui expérimente la psyché laquelle inclut le corps sous forme de sensations. Plus précisément, la Conscience est ce que nous sommes. En tant que témoin des perceptions, la Conscience ne peut être ni vue, ni entendue, ni touchée. Telle est bien la promesse du Royaume :

*« Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. » (log. 17)*

La connaissance de Soi n'est autre que celle de Dieu, de notre Soi. Lorsque se dévoile notre véritable identité, nous découvrons que nous ne sommes pas autre que Lui. Dieu est la Conscience omniprésente, seule et unique, qui s'exprime à travers tous les êtres. Même si en apparence il existe une multitude d'êtres séparés, il n'y a fondamentalement qu'une seule et même Conscience. La Conscience est le centre duquel émanent tous les rayons et auquel tous retournent. Dieu pour les gnostiques est un « *point indivisible* » qui est « *la source de tout* » (Dionysius). Il est la « *racine du cercle complet de l'existence* » (Simon le Mage).

Au centre du cercle se trouve l'Essence unique que tous partagent en leur cœur. Chaque rayon représente une psyché, une personne qui parvient à la circonférence en une forme corporelle. Vus de l'extérieur, tous les corps semblent séparés mais en réalité ils proviennent tous du même centre. C'est ainsi que l'unique apparaît sous la forme du multiple. Si le multiple provient de l'Un cela n'affecte en rien l'Un qui reste toujours ce qu'il est. Le corps permet précisément à la Conscience de prendre conscience d'elle-même car sans le moindre support la Conscience serait inconscience pure. La personne est le rayon surgissant sur la circonférence en tant que forme corporelle en apparence séparée. Si nous faisons retour au centre, nous sommes à nouveau l'Être universel, le Père du Tout.

Telle est la tragi-comédie de toute incarnation dans la chair. Nous sommes tous Dieu mais nous nous prenons pour une forme distincte des autres. Nous nous identifions à une apparence visible en occultant ce que nous sommes réellement. L'impersonnel se prend pour une personne, le sans limite s'impose des limites. Les gnostiques appellent « *eidolon* » cette

identité apparente qui est l'image, le reflet déformé de ce que nous sommes réellement. L'eïdolon est l'ego désigné dans la Pistis Sophia comme « la fausse conscience ». L'eïdolon est l'idée : « Je suis le corps » auquel nous nous identifions plutôt qu'à la Conscience d'où l'image est surgie.

Confondant l'image avec l'essence, l'apparence avec la vérité, nous nous identifions à une personne en occultant notre véritable Identité. Nous nous laissons emporter par l'illusion que crée l'intersection du rayon de la psyché avec la circonférence du monde extérieur. En nous laissant projeter sur la circonférence, nous nous assimilons au corps, à la matière. Nous sommes dès lors emportés par la roue de l'existence et subissons le cycle de la vie et de la mort. La voie initiatique consiste à prendre le chemin du retour, à remonter en sens inverse sur le rayon depuis la circonférence jusqu'au centre où nous retrouvons notre identité véritable, celle de la Conscience absolue.

Seuls les pneumatiques ont accès à cette voie qui est celle des Grands Mystères. Les psychiques qui s'identifient à leur âme (psyché) n'ont accès qu'aux petits mystères correspondant aux enseignements exotériques. Quant aux hyliques qui s'identifient à leur corps, ils restent à la circonférence du monde matériel et sont fermés à tous les mystères. C'est pourquoi le secret initiatique s'impose. Il n'est pas accessible à la personne mais seulement au gnostique qui sait qu'il est la Conscience éternelle, l'Esprit. Il lui suffit pour cela de boire les paroles du Maître :

*« Celui qui boira à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé. » (log. 108)*

Le processus de l'éveil débute par une expérience que les premiers chrétiens appelaient metanoïa, signifiant non pas « repentir » mais littéralement « changement de cœur ». Il s'agit d'un tournant de notre existence, du signal du départ sur la voie initiatique. Alors que le psychique croit que le chemin de la connaissance de Soi se limite à la découverte des replis cachés de la personne, le pneumatique sait qu'il doit perdre l'illusion de la personne pour accéder à la Conscience impersonnelle, l'Esprit. L'initiation nous permet de découvrir que l'eïdolon n'est pas notre vrai moi et que notre nature essentielle est la Conscience. La metanoïa n'est dès lors qu'un simple changement de point de vue. Tourner son regard vers la circonférence, l'extérieur nous conduit sur le chemin de la multiplicité et de la mort. Tourner notre regard vers le centre, l'intérieur nous ouvre les portes du chemin de l'unité et de la Vie.

Il n'est qu'un seul Christ, le Christ intérieur. Il représente la Conscience absolue siégeant au centre. Jésus est notre véritable Identité. Nous sommes « *brillants comme des rayons provenant du Sauveur* », dit le *Traité de la Résurrection*. Et c'est en ce sens que Jésus peut dire : « *Nul ne vient au Père que par moi* » (Jn XIV, 6). C'est en ce sens que la Résurrection ne peut se concevoir que comme l'éveil ici et maintenant à notre Identité. Le Royaume est au centre de nous-même : « *... le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* » (Th 113).

Sophia

Le mythe gnostique de la Déesse devient dès lors beaucoup plus clair. Jésus représente la Conscience, la Déesse la psyché. La psyché est tantôt pure lorsqu'elle est proche du centre, tantôt impure lorsque s'approchant de la circonférence elle s'incarne dans la matière. Le mythe de Sophia relate la chute de la psyché, son incarnation dans le monde et son appel au

secours quand tout semble perdu. L'*Exégèse de l'âme* relate ainsi les mésaventures de Sophia :

« Aussi longtemps que la psyché court dans tous les sens, copulant avec n'importe qui et se souillant, elle ne souffre que de ce qu'elle mérite. Mais si elle analyse les tribulations qu'elle vit, qu'elle pleure en présence du Père et se repent, alors le Père lui fera miséricorde. Il retournera de nouveau sa matrice vers l'intérieur, afin qu'elle retrouve sa vraie nature... Si la matrice de la psyché est retournée vers l'intérieur, elle est baptisée ; du coup, elle est lavée des souillures extérieures, exactement comme l'on passe et retourne dans l'eau des vêtements sales jusqu'à ce que la saleté en soit partie et qu'ils deviennent propres. Le lavage de la psyché lui fait regagner l'authenticité de sa nature première. Tel est son baptême. »

Sophia aspire au Bien mais elle ne peut seule y parvenir. Il lui faut retrouver sa moitié, son double qui n'est autre que Jésus, son frère et son amant. La chute de Sophia, son repentir, sa rédemption et son mariage illustrent les trois états hyléique, psychique et pneumatique que connaît l'initié au cours de sa quête. Quand Sophia est prête, elle peut retrouver son roi et célébrer ses noces avec lui. Dans les évangiles, Sophia prend la forme de Marie-Madeleine. Le Mariage mystique symbolise la réunion des deux qui ne font qu'un, la psyché et l'Esprit, comme l'illustre par exemple l'*Évangile selon Philippe* : *« L'époux et l'épouse appartiennent à la chambre nuptiale. Personne ne pourra voir l'époux avec l'épouse à moins de devenir l'un ou l'autre ».*

Nous comprenons dès lors que tout n'a été qu'un grand jeu. Au commencement il n'y a que le Mystère, l'Un. Le Mystère désire se connaître lui-même, nous dit Simon le Mage : *« Le Mystère se rend manifeste à lui-même à partir de lui-même en passant à l'état de dualité ».* Dès lors le Mystère se regarde lui-même à la fois comme sujet et objet. De l'éblouissante obscurité de l'unité inconsciente du Mystère surgit la première syzygie : la Conscience et la psyché. A partir de l'infinie potentialité du Mystère, la Conscience crée le cosmos, matrice de la psyché universelle. En tant que Conscience, le Mystère se connaît lui-même. En tant que psyché il sombre dans l'ignorance et se prend pour l'une des multiples images de la création. Nous sommes tous la Conscience identifiée à une image particulière, un eidolon. Le mythe gnostique n'est rien d'autre que celui du commencement et de la fin, ici et maintenant, hors du temps et de l'espace. La Conscience crée le cosmos dans un éternel présent, ce qui nous permet de nous connaître nous-mêmes en nous retournant dès à présent vers le commencement. Alors que les disciples se projettent vers l'avenir et les fins dernières, Jésus ne cesse dans l'*Évangile selon Thomas* de les ramener à eux-mêmes :

*« Avez-vous donc dévoilé le commencement
pour que vous cherchiez la fin ?
Car là où est le commencement,
là sera la fin.
Heureux celui qui se tiendra dans le commencement,
et il connaîtra la fin,
et il ne goûtera pas de la mort. » (log. 18)*

La Gnose est révélation de l'Un. Alors que la Conscience suppose la dualité sujet/objet, la Gnose est découverte de ce que sous l'apparente dualité se cache l'Unité primordiale. La Gnose est l'union intime du deux devenant un. L'amour de Dieu et de la Déesse restaure l'Unité originelle. Dans la chambre nuptiale, l'Un redevient Un après avoir fait le deux :

*« La chambre nuptiale est cachée.
C'est le Saint des Saints.*

*Le voile commence par cacher la façon
dont Dieu a organisé toutes choses,
mais si le voile se déchire, tout est révélé. »*
(Évangile selon Philippe).

Néo-platonisme, paulinisme et gnose

Si nous ne pouvons qu'adhérer à une telle présentation des enseignements gnostiques et admettre pour l'essentiel les conclusions des auteurs, nous ne pouvons toutefois qu'émettre les plus vives réserves sur certaines de leurs affirmations qui nous semblent pour le moins sommaires. Pour nous, la Gnose ne constitue nullement un néo-platonisme accompli, encore moins un platonisme parfait comme ils semblent le suggérer. A la différence des dialogues de Platon, la dualité corps-âme ne se retrouve nullement dans les paroles de Jésus. Si platoniciens et gnostiques affirment la transcendance de l'Un, ils divergent sur le processus de retour à l'Un. Pour les gnostiques, l'âme ne sort pas du corps pour s'élever et se perdre en Dieu. Jésus affirme l'Un en toutes choses. Le corps est le support de l'Esprit et non pas le tombeau de celui-ci. C'est l'Esprit qui investit tout l'être humain et lui révèle son identité première. La délivrance n'est pas sortie du corps, elle transcende le temps et l'espace : « ...le Royaume, il est le dedans et il est le dehors de vous. » (Th 3). Pour les gnostiques, le corps même est la cause de l'expérience consciente, ce qu'exprime à merveille l'*Évangile selon Thomas* :

*« Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles. » (log. 29)*

D'autre part, il est difficile de voir en Paul le premier gnostique et la référence en la matière. Sauf à supposer que les épîtres ont été à ce point falsifiées qu'elles masquent l'enseignement d'un apôtre qui à la suite de sa révélation sur le chemin de Damas n'aurait eu d'autre voie de salut à divulguer que celle du Christ intérieur : « *Ce n'est pas moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi* ». C'est sur la base d'une telle interprétation que certains maîtres gnostiques, comme Marcion, ont pu se revendiquer de Paul. Pourtant en inaugurant la doctrine du rachat par le sang rédempteur du Christ, Paul (faut-il dire l'apologétique paulinienne ?) nie le royaume intérieur. Il faudrait supposer que la résurrection n'est pour Paul qu'une simple allégorie initiatique, ce qui semble contredit par le texte des épîtres qui insistent sur la croyance en la réanimation du cadavre comme fondement de la nouvelle foi : « *S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vide, vide aussi notre foi* » (I Co XV. 16-17). Celse déjà ne s'y trompait pas lorsqu'il se moquait d'une conception aussi littérale de la réanimation des cadavres : « *Car quelle espèce d'âme humaine voudrait pour corps d'un cadavre pourri ?... Je veux dire, quelle sorte de corps peut retourner à sa nature d'origine et redevenir le même qu'avant sa pourriture ? Naturellement ils n'ont aucune réponse à ce genre de question et en pareil cas ils recourent à l'adage : rien n'est impossible à Dieu.* »

Faut-il voir chez Paul l'affirmation d'un mythe à ne pas prendre au pied de la lettre lorsqu'il s'attaque ouvertement aux gnostiques et aux fondements même de la gnose ? « *Quant aux discours creux et impies, évite-les. Leurs auteurs feront toujours plus de progrès dans la voie de l'impiété, et leur parole étendra ses ravages comme la gangrène. Hyménée et Philète sont de ceux-là ; ils se sont écartés loin de la vérité, en prétendant que la résurrection a déjà eu lieu, renversant ainsi la foi de plusieurs* » (II Tm. II 16-18).

Or c'est bien cette divergence sur l'interprétation de la résurrection qui distingue et oppose pauliniens et gnostiques. Alors que les premiers défendent le mythe de la réanimation du cadavre dans le temps et l'espace, pour les seconds la résurrection symbolise l'éveil intérieur de l'Esprit en chacun, ici et maintenant :

« Fuis les divisions et les liens et tu as déjà la Résurrection...
Pourquoi ne te considères-tu pas déjà comme ressuscité ? »

(Traité de la Résurrection)

Yves

*

ADVAITA BODHA DEEPIKA

ou

LA LAMPE DE LA CONNAISSANCE NON DUELLE

Traduction : Anasuya, Le Mercure Dauphinois, Janvier 2011

*

Les grands sages de l'Inde, tel Shankaracharya, ont légué à l'intention des chercheurs de vérité nombre de textes majeurs, comme par exemple le commentaire des Vedanta Sutra. C'est l'essence de cet enseignement qui par la suite a été condensé en versets sanscrits par Sri Karapatra Swami, sous le titre « *Sri Advaita Bodha Deepika* » (« *La lampe de la connaissance non duelle* »), Traduit plus tard en prose tamoule, il ne subsiste plus aujourd'hui que huit des douze chapitres initiaux de cet ouvrage. Ceux-ci se déclinent ainsi qu'il suit : Adhyaropa : la surimposition ; Apavada : la suppression de la surimposition ; Sadhana: les modes d'accomplissement ; Sravana : l'écoute ; Manana: la méditation; Vasanakshaya : l'annihilation des imprégnations latentes ; Sakshatkara : la réalisation directe ; Manonasa : l'extinction du mental.

Le premier chapitre intitulé : Adhyaropa (la surimposition), affirme l'unicité du Soi. Le Soi est l'Un. Il est non duel et non duel seulement. En Lui, il n'y a ni mort ni naissance puisqu'il n'y a personne pour naître et personne pour mourir. Seule l'ignorance obscurcit Sa vraie nature. Par son pouvoir, l'ignorance recouvre le Soi du voile de l'occultation. Aveuglé par les ténèbres, l'être limité n'est pas accessible à la lumière du Soi. Il n'y a pas de lumière en lui. Il croit que le monde matériel est stable et permanent car il est le jouet de l'illusion. Or c'est l'ignorance qui projette les êtres, le monde et même Iswara et c'est l'ignorance qui les présente comme réels. Telle est l'unique source de l'illusion. : « *En vérité, il n'y a ni naissance ni mort; personne pour naître ni mourir; rien de la sorte!* » (I ; 13-17).

Seul celui qui est qualifié peut lever ce voile de l'occultation et atteindre la connaissance. C'est ce que nous voyons avec le second chapitre intitulé : Apavada (la suppression de la surimposition). Il ne suffit pas d'être érudit et de répéter comme un perroquet la lettre des écritures. L'investigation (l'attention sans intention) est le meilleur moyen d'atteindre la connaissance. « *En vérité, l'ignorance n'a pas de commencement, mais elle a une fin... Comme le lever de soleil qui disperse les ténèbres de la nuit, la lumière de la connaissance disperse celles de l'ignorance.* » (II- 2).

Avec la Sadhana (les modes d'accomplissement), nous voyons que la véritable ascèse n'est autre que la pacification du mental. Le Soi est immuable. Associé au mental il semble en apparence prendre les teintes de ce dernier et paraît aussi instable que lui. Il n'en est rien. Il ne s'agit que d'une fausse surimposition. La fameuse

instruction de Ramana Maharshi « *summâ iru* » (*reste tranquille*), souvent mal comprise, doit être interprétée dans le même sens : **reste toujours dans le Soi car là est ta véritable demeure. Les Ecritures ne servent que de poteau indicateur, elles ne peuvent remplacer la paix intérieure** : « *Ce qui est décrit de différentes manières dans les Ecritures sous le nom de connaissance, libération..., n'est autre que la tranquillité mentale.* » (III- 19). Avec Sravana (l'écoute), il nous est proposé un mode d'investigation très simple. Ce mode consiste à écouter parler de la Vérité, à s'interroger sur la nature de la Vérité, à contempler la Vérité... A force de s'imbiber de l'écoute du Soi, le chercheur parvient à une connaissance indirecte. Il sait désormais que le Soi est l'unique réalité. A force d'écouter la Vérité, on finit par devenir, mieux par être Vérité : « *La même idée a été reprise par Sri Sankaracharya dans son Vakyavritti : tant que le sens de la parole sacrée « Je suis Brahman » n'est pas réalisé dans toute sa vraie signification, il faut pratiquer sravana* » (IV 2-4).

Manana est traduit par la réflexion, ce qui doit s'entendre par la réflexion du Soi en l'être. Manana qui signifie l'investigation par la question « QUI SUIS-JE ? ». La connaissance directe ainsi acquise grâce à la recherche intérieure met fin à l'occultation du Soi. De même la connaissance de TU dans « CELA TU ES » est identique à la connaissance de CELA : « *En raison de l'absence d'investigation, le Soi a été perdu de vue; pour le retrouver, l'investigation est nécessaire... A moins que les yeux de la connaissance ne soient ouverts par l'investigation, le Soi ne peut être réalisé* » (V; 13-14). **La véritable méditation permet l'éradication des tendances latentes (Vasanakshaya), qui restent autant d'obstacles sur la Voie. Avec elles disparaît le mental analysé comme l'attribut limitatif (upadhi) de l'individu** : « *Dès lors, les Ecritures ne servent plus à rien : Leur objectif est d'enseigner la vérité. Une fois cela acquis, que pourraient-ils t'apporter d'autre? Continuer à les étudier serait une considérable perte de temps et d'efforts. Alors mets-les de côté et commence à méditer sans relâche* » (VI; 3-6). **Il suffit d'être vide des pensées pour annihiler le mental (Manonasa). Qui est libre des pensées est Dieu lui-même. En vérité, il n'y a ni servitude ni libération pour le SOI** : « *La pensée est l'imagination. L'état vide de pensées est la béatitude suprême (Shivasvarupa)* » (VII 5-10).

Ce texte compte au titre des rares ouvrages agréés par Ramana Maharshi. C'est pourquoi, l'un de ses disciples, Sri Swami Ramanananda Saraswathi, a, avec la grâce de son maître, entrepris de traduire en anglais les huit chapitres disponibles. Il aura fallu attendre 2011 pour disposer enfin d'une version française de ce trésor. Qu'Anasuya soit ici remerciée d'avoir déniché cette perle rare de l'Adavaïta Vedanta et d'avoir pris la peine de sélectionner pour Metanoïa les extraits suivants.

*

Chapitre I À propos de la surimposition

Dans le Soi suprême de l'Être-connaissance-béatitude, qui peut bien être l'être transmigratoire ? Comment ce *samsara* peut-il exister ? Qu'est-ce qui a pu le faire apparaître ? Comment et à partir de quoi peut-il se manifester ? Toi qui es la réalité non duelle, comment peux-tu être leurré ? Bien que rien ne se soit séparé pendant son sommeil et qu'il n'ait absolument pas changé, un fou s'écrit en se réveillant d'un sommeil profond et paisible : « Hélas, je suis perdu ! » Comment peux-tu, toi qui es le Soi suprême, bienheureux, immuable et sans forme, t'exclamer « je transmigre, je suis malheureux ! » ? En vérité, il n'y a ni naissance ni mort ; personne pour naître ni mourir ; rien de la sorte !

- Alors qu'est-ce qui existe ?

- Seule existe la connaissance-béatitude non duelle, sans fin ni commencement, jamais asservie, éternellement libre, pure, consciente, unique et suprême.

18 - *S'il en est ainsi, dites-moi comment la formidable hallucination du samsara me plonge dans les ténèbres profondes comme une masse de nuages à la saison des pluies.*

19-20 - Que peut-on dire du pouvoir de cette illusion (*maya*) ! Comme un homme prenant un poteau pour une personne, toi aussi tu prends le Soi parfait et non duel pour un individu. Leurré, tu es malheureux. Mais comment cette illusion surgit-elle ? Tel un rêve pendant le sommeil, ce *samsara* imaginaire apparaît dans l'illusion de l'ignorance, elle-même irréaliste. D'où ton erreur.

21-24 – *Quelle est cette ignorance ?*

- Écoute. Dans le corps apparaît un fantôme, le « faux-je », qui revendique le corps pour lui, et cela s'appelle un *jiva*. Constamment tourné vers l'extérieur, ce *jiva* prend le monde pour réel et lui-même pour celui qui agit et connaît les plaisirs et les souffrances, désire « ceci » et « cela » ; il est incapable de discrimination, ne se souvient pas une seule fois de sa vraie nature, ne se pose pas la question « qui suis-je ? Quel est ce monde ? » et ne fait qu'errer dans le *samsara* sans se connaître lui-même. Un tel oubli du Soi est l'ignorance.

58-60 - *Maître, comment peut-on dire que, par le pouvoir de maya, le Soi est fragmenté en ego individuels. Le Soi n'est relié à rien ; il demeure immaculé et inaltérable comme l'éther. Comment maya peut-elle l'affecter ? N'est-il pas aussi absurde de parler de fragmentation du Soi que de dire « j'ai vu un homme s'emparer de l'éther et le modeler en homme » ou bien « façonner l'air en tonneau » ? Me voilà plongé dans l'océan du samsara. S'il vous plaît, venez à ma rescousse.*

61 - *Maya* s'appelle *maya*, car elle peut rendre l'impossible possible. Elle est le pouvoir qui fait apparaître ce qui avant n'était pas là, tel un magicien faisant voir à ses spectateurs une ville céleste en plein ciel. Si un homme peut faire cela, pourquoi pas *maya* ? Il n'y a rien d'absurde là-dedans.

62-66 - *S'il vous plaît, aidez-moi à comprendre cela.*

- Maintenant, considère le pouvoir du sommeil de provoquer des visions en rêve. Un homme étendu sur un lit dans une chambre close s'endort et, en rêve, erre ici et là en prenant la forme d'oiseaux et de bêtes sauvages ; le rêveur dort dans sa maison, mais le rêve le représente marchant dans les rues de Bénarès ou foulant les sables de Setu ; bien que le dormeur repose inchangé, dans son rêve, il s'envole dans les airs, tombe la tête la première dans un abîme ou bien coupe sa propre main et la saisit de l'autre. Dans le rêve lui-même, il n'est pas question de logique ni d'incohérence ; tout ce qui est perçu semble normal et n'est pas critiqué. Si le simple sommeil peut rendre l'impossible possible, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que *maya* la toute puissante crée cet univers indescriptible. C'est le propre de sa nature !

67-74 – En guise d'illustration, je vais te conter brièvement une histoire du *Yoga Vasishta*. Il était une fois un roi nommé Lavana, joyau de la lignée d'Ikshvaku. Un jour où toute la cour était assemblée, un magicien se présenta. S'approchant vivement du roi, il le salua ainsi : « Votre majesté, je vais vous présenter un prodige, regardez ! » Aussitôt, il agita un éventail de plumes de paon devant le roi qui, abasourdi, perdit sa contenance et fut victime d'une grande illusion semblable à un rêve extraordinaire.

Devant lui, il découvrit un cheval, l'enfourcha et partit chasser dans une forêt. Après avoir

longtemps chassé, il eut soif, ne put trouver d'eau, et s'inquiéta. À cet instant précis, une jeune fille de caste inférieure apparut justement sur les lieux, porteuse de mets simples dans un plat de terre cuite. Poussé par la faim et la soif, ignorant toute restriction de caste et toute notion de dignité, il lui demanda à boire et à manger. Ce à quoi elle consentit à la seule condition de pouvoir devenir son épouse légitime. Il accepta sans hésitation, prit la nourriture qu'elle lui présentait, puis se rendit dans son hameau où tous deux vécurent mariés et eurent deux fils et une fille.

Pendant tout ce temps, le roi était resté sur son trône. Pourtant, dans le court intervalle d'une heure et demie, il avait vécu une autre vie illusoire de misérable, qui dura plusieurs années. De cette façon, Vasishta raconta plusieurs longues histoires à Rama pour lui faire comprendre le jeu extraordinaire de *maya* par lequel l'impossible devient aisément possible.

- 91 – *Maintenant, maître, le rêve n'est que la reproduction d'impressions mentales formées dans l'état de veille et jusque-là dormantes. Elles reproduisent des expériences passées. Il est donc correct de dire que les visions en rêve ne sont que des créations mentales. Si la même chose est vraie pour le monde de l'état de veille, celui-ci doit être la reproduction de certaines impressions passées. Quelles sont ces impressions qui font apparaître ces expériences de l'état de veille ?*

92 – Tout comme les expériences de l'état de veille font apparaître le monde du rêve, celles des vies antérieures font apparaître ce monde de l'état de veille, néanmoins illusoire.

- *Si l'expérience présente est le résultat de la précédente, qu'est-ce qui fit apparaître la précédente ?*

- Une précédente, et une autre, et ainsi de suite.

- *Ceci peut remonter au temps de la Création. Dans la dissolution, toutes ces impressions doivent avoir été dissoutes. Que restait-il à ce stade pour initier la nouvelle Création ?*

- Tout comme les impressions accumulées pendant la journée restent dormantes dans le sommeil profond et deviennent manifestes le lendemain, celles du cycle (*kalpa*) précédent réapparaissent dans le suivant. Ainsi ces impressions de *maya* n'ont pas de commencement, mais réapparaissent encore et encore.

96 – *Maître, les visions perçues en rêve n'étant que créations mentales, elles sont passagères et vite rejetées comme étant irréelles. Il est donc correct de dire qu'elles sont illusoire. Par contre, on voit que le monde de l'état de veille perdure et tout tend à prouver qu'il est réel. Comment peut-on le classer avec les rêves comme étant illusoire ?*

97-98 – Dans le rêve lui-même, les visions sont vécues comme convaincantes et réelles ; sur le moment, on ne sent pas qu'elles sont irréelles. Il en va de même pour ce monde de l'état de veille qui, au moment de l'expérience, semble tout aussi convaincant et réel. Mais lorsque tu t'éveilleras à ta vraie nature, cela aussi s'avérera irréel.

- *Alors quelle est la différence entre l'état de rêve et l'état de veille ?*

99 – Tous deux ne sont que des états mentaux, et illusoire. Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Simplement le monde de l'état de veille est une illusion de longue durée et le rêve, une illusion de courte durée, rien de plus. C'est la seule différence.

Chapitre II

APAVADA

La suppression de la surimposition

- *Comment maya est-elle si puissante ?*

- Cela n'a rien d'étonnant. Vois comment un simple magicien peut faire apparaître à tous ses spectateurs une ville céleste en plein ciel ou comment tu peux toi-même créer un merveilleux monde à toi dans tes rêves. Si une telle chose est possible pour des individus de moindres pouvoirs, comment tout le reste ne le serait pas pour *maya* qui est la cause universelle de la matière ? En conclusion, tout, y compris Iswara, les *jiva* (les entités individuelles) et le *jagat* (le monde), est une apparence illusoire résultant de notre ignorance, et tout est superposé à la seule et unique réalité, le Soi.

33-35 – Lorsque commence l'investigation, *maya*, renforcée jusqu'ici par l'absence de questionnement, cesse d'être nourrie et dépérit graduellement avec tous ses effets, à savoir le *jagat* (le monde), etc. De même que, en l'absence d'investigation, le facteur ignorance de la corde la fait ressembler à un serpent qui soudain disparaît avec l'investigation, ainsi *maya* s'épanouit dans l'ignorance et disparaît avec l'investigation. De même que le serpent-corde et le pouvoir produisant cette illusion persistent avant l'investigation mais finissent en simple corde après investigation, de même *maya* persiste avec ses effets, le *jagat* (le monde), etc. avant l'investigation, mais finit ensuite en pur *Brahman*.

39 – *Quel est le « fruit » de maya ?*

- Son fruit est de disparaître dans le Néant sans donner de fruit. « Une corne de lièvre » est un simple son dépourvu de sens. Ainsi en est-il de *maya* : un simple son incohérent. C'est ce qu'ont découvert les sages réalisés.

40-43 – *Alors pourquoi tout le monde ne s'accorde pas sur ce point ?*

- L'ignorant croit que *maya* est réelle. Ceux qui réfléchissent diront qu'elle est indescriptible. Les sages réalisés affirment qu'elle est aussi inexistante que les cornes d'un lièvre. Elle apparaît donc de ces trois différentes manières. Chacun en parlera selon son propre point de vue.

- *Comment le mental peut-il être amené à la tranquillité ?*

- Par le détachement, en abandonnant tout ce qui nous est cher, nous pouvons par nos propres efforts accomplir aisément cette tâche. Sans cette paix mentale, la libération est impossible. Quand l'entièreté du monde objectif sera totalement éradiquée par un mental libéré de toute illusion conséquemment à la connaissance discernant que tout ce qui n'est pas *Brahman* est objectif et irréel, et seulement alors, le résultat sera la béatitude suprême. Sinon, en l'absence de la paix mentale, malgré tous ses efforts et toutes ses incursions dans les profondeurs abyssales des *shastra*, l'ignorant ne peut pas atteindre la libération.

[...] Rien n'aide à obtenir la libération, ni la richesse, la famille, les amis, ni le *karma* consistant en mouvements corporels, ni les pèlerinages dans les lieux sacrés, les bains dans les eaux sacrées, ni la vie dans les régions célestes, ni les pénitences, aussi sévères soient-elles, rien si ce n'est un mental paisible...

28 – De cette manière, tuer le mental par la connaissance de l'enseignement sacré, le raisonnement et sa propre expérience, c'est annuler le *samsara*. Sinon, comment faire cesser la

ronde misérable des réincarnations ? Comment y trouver la liberté ? Jamais ce ne sera possible. À moins que le rêveur ne s'éveille, ni le rêve ni la peur de se retrouver nez à nez avec un tigre dans le rêve n'auront de fin. Ainsi, à moins que le mental ne sorte de l'illusion, l'agonie du *samsara* ne cessera pas. Il suffit d'amener le mental au silence. C'est l'accomplissement de la vie.

29-30 – *Comment rendre le mental silencieux ?*

- Uniquement par *sankya*. *Sankya* est le processus d'investigation doublé de la connaissance. Les sages réalisés affirment que le mental prend racine en l'absence d'investigation et périt par une investigation éclairée.

- *Expliquez ce processus, je vous prie.*

- Cela consiste en *sravana*, *manana*, *nididhyasana* et *samadhi*, c'est-à-dire l'écoute, le raisonnement, la méditation et la paix de la béatitude, comme mentionné dans les Écritures. C'est l'unique manière de pacifier le mental.

98-99 – *Doit-on en déduire qu'un maître est nécessaire pour un illettré et non pour un érudit ?*

Érudit ou illettré, personne ne peut réussir sans maître. Depuis le début des temps, incapables de réaliser le Soi sans maître, les chercheurs ont toujours cherché un maître pour les éclairer, même ceux versés dans les *shastra*. Narada se rendit auprès de Sanatkumara, Indra alla voir Brahma et Suka, le roi Janaka. *À moins que le maître ne lui accorde sa grâce, jamais un homme ne pourra se libérer.*

44-46 – *Peut-on illustrer comment le sage, qui lui-même reste inactif, apparaît actif aux yeux des autres ?*

Deux amis dorment côte à côte. L'un dort d'un sommeil sans rêves tandis que l'autre rêve qu'il se promène avec son ami. Bien que le premier soit au repos complet, il apparaît actif au rêveur. Il en va de même pour le sage : bien qu'il reste inactif en tant que l'éther de béatitude de la connaissance absolue, il semble actif à ceux qui, plongés dans l'ignorance, restent perpétuellement enchevêtrés dans les noms et les formes. Il doit maintenant être clair qu'étant le pur Soi, le sage réalisé n'est pas impliqué dans l'action, mais seulement semble l'être.

50-51 – *La réalisation ne peut survenir qu'après l'annihilation totale de l'individualité. Mais qui acceptera de sacrifier son individualité ?*

Brûlant du désir de traverser l'océan de souffrance du cycle des réincarnations et de réaliser le pur et éternel *Brahman*, l'homme sera prêt à sacrifier son individualité. Comme celui qui désire devenir un être céleste se jette volontairement dans le feu ou le Gange pour mettre fin à sa condition humaine et émerger en tant que dieu, l'homme qui recherche la libération, par la pratique de *sravana*, *manana* et *nidhidhyasana* (c'est-à-dire l'écoute, la réflexion et la méditation), sacrifiera son individualité pour devenir le suprême *Brahman*.

Chapitre VIII

MANONASA

L'extinction du mental

35-37 - *Cela a-t-il déjà été dit ?*

C'est ce que Vasishta a dit à Rama : « Efface toutes les pensées, quelles qu'elles soient, celles des choses savourées, non savourées, ou autrement vécues. Comme le bois ou la pierre, demeure libre de toute pensée.

Rama : Devrais-je tout oublier, absolument tout ?

Vasishta : Exactement. Oublie absolument tout, et demeure comme le bois ou la pierre.

Rama : Le résultat sera l'inertie, comme celle des pierres ou du bois.

Vasishta : Pas du tout. Tout ceci n'est qu'illusion. En oubliant l'illusion, tu t'en libères. Même si cela semble inerte, tu seras la béatitude même. Ton intellect sera parfaitement clair et perspicace. Sans te laisser prendre par la vie dans le monde tout en paraissant actif aux yeux des autres, demeure en tant que la béatitude de *Brahman*, et sois heureux. Ne laisse pas l'illusion du monde, comme la couleur bleue du ciel, ressurgir dans le pur éther du Soi-conscience. Oublie cette illusion, c'est l'unique moyen de tuer le mental et de demeurer en tant que béatitude. Même avec les instructions de Shiva, de Vishnu ou de *Brahman* lui-même, sans ce seul moyen, la réalisation n'est pas possible. Si tout n'est pas oublié, la fixité en tant que Soi est impossible. Alors oublie tout, absolument tout. »

38-39 - *N'est-ce pas extrêmement difficile ?*

- Bien que ce soit difficile pour les ignorants, pour les quelques personnes capables de discrimination, c'est très facile. Ne pense jamais à autre chose qu'à *Brahman* l'unique et indestructible. Par une longue pratique de ceci, tu oublieras aisément le non-soi. Rester tranquille sans penser à rien ne peut pas être difficile. Ne laisse aucune pensée apparaître dans le mental ; pense constamment à *Brahman*. Ainsi, toutes les pensées du monde s'évanouiront et seule la pensée de *Brahman* demeurera. Lorsque ceci deviendra stable, oublie même ceci, et sans penser « Je suis *Brahman* », sois *Brahman* lui-même. Cette pratique ne peut pas être difficile.

40 – Maintenant, mon fils avisé, suis ce conseil ; cesse de penser à autre chose qu'à *Brahman*. Par cette pratique, ton mental sera annihilé ; tu oublieras tout et demeureras en tant que pur *Brahman*.

POESIES

A celui qui baissait les yeux

A l'humble comme le sont les moineaux de la haie,
Au muet et au sourd comme sont nos oreilles
Et notre langue liées,

A qui passait ainsi son chemin
Sans même oser lever la tête,

A celui-là l'arbre dit :

« C'est à toi, *pèlerin sans chemin*,
C'est à toi seul que je donne tout,

Tout ce que j'ai aujourd'hui
Et tout ce que je ne possède pas.

Car ainsi en est-il des choses qu'on regarde
Comme des choses que l'on ne voit pas encore,

Je te le dis
Seul importe vraiment le regard du dedans. »

Yves Namur

Extrait de « **Les ennuagements du cœur** », Les Editions Lettres vives, Collection Terre de poésie, Castellare-di-Casinca, 2004, p. 32

GRAVE AU COEUR DU VRAI

Réaliser la Voie n'est pas difficile
mais évitez de choisir

Pourvu d'être sans haine ni amour
l'illumination vous pénètre

Au moindre écart
Le Ciel et la Terre se séparent

Pour maintenant s'y accorder
ne pensez ni à obéir ni à désobéir

Le combat entre obéir et désobéir
Provoque la maladie du Cœur

Si vous ne discernez pas le sens profond
Vous vous fatiguerez en vain à pacifier votre mental

Parfait comme la grande vacuité
sans manque ni excès

Choisir entre accepter ou renoncer
nous la fait perdre de vue

Ne recherchez pas le monde extérieur
ne vous attardez pas dans le vide intérieur

Demeurez serein dans l'Unité
et le dualisme disparaîtra de lui-même

Ne vous attachez pas aux dualités
veillez à ne pas les suivre

Dès qu'apparaissent bien et mal
le Cœur se perd dans la confusion

Le Dharma est sans loi distinctive
En vain, l'amour vrai se manifeste

Saisir l'Esprit par la pensée
n'est-ce pas là un grand égarement ?

Si l'œil ne dort pas
Tous les rêves cessent d'eux-mêmes

Si le Cœur ne divise pas
les dix-mille-dharma sont l'Unique Réel

Unique Réel, mystère des formes
Causalités simplement oubliées

Les dix-mille-dharma vus unis
retournent à la nature propre

Anéantissez le pourquoi des choses !
Plus possible alors de comparer

Le mouvement arrêté cesse de bouger
Le repos mouvementé ne s'arrête pas

En sa vraie réalité, le Dharma est ultime
Il n'y a ni l'autre ni moi-même

Désirant subitement s'y accorder
la seule parole : non-dualité

Ce qui existe n'Est pas
Ce qui Est n'existe pas

S'il n'en était ainsi
inutile d'être attentif

Un en Tout
Tout en Un

Si seulement vous pouvez être Cela
Pourquoi se préoccuper d'imperfection ?

Seng Ts'an : extraits de « **Les yeux du dragon** » Une anthologie de la poésie chinoise Traduction de Daniel Giraud, Le bois d'Orion, L'Isle-sur-la-Sorgue, 1993, p.29. *Ce poème d'Eveil était attribué au troisième Patriarche Ch'an (VI^e siècle). Il semblerait en fait que ce soit l'œuvre de Yi Tsö, deux siècles plus tard. Ce **Hsin Hsin Ming** (Gravé au cœur du vrai ou de la Confiance, Inscrit par la sincérité du Cœur ou encore Inscription sur l'esprit de foi...) est un texte métaphysique de la Voie subite où l'essence du bouddhisme et du taoïsme se savoure hors de toute recette et institution. A noter qu'en chinois « cœur » et « esprit », à distinguer de pensée et mental, ont tous le même idéogramme (hsin)...*

RÊVE DE PAPILLON

*Le papillon n'est qu'un papillon
et la fleur n'est qu'une fleur.*

Fernando Pessoa
Le Gardeur de troupeaux XL

lorsque rêve le jour
le papillon est sur la fleur
une fleur un papillon

lorsque rêve la nuit
le papillon est sur la fleur
ni fleur ni papillon

deux yeux distinguent
une fleur un papillon
un seul pourtant s'envole

à la lumière source
il n'y a pas d'envol
ni de l'un ni de l'autre

il n'y a qu'une image
un papillon de tissu bleu
une fleur de papier

il n'y a qu'une image
à la place d'une image
cachée par sa lumière

dans un rêve muet

Yves